

ALBERT LONDRES



L'Ame qui vibre

*Pour moi, mon âme est douce au point que l'on dirait
Qu'en elle, nuit et jour, coule un ruisseau de lait.*

A. L.



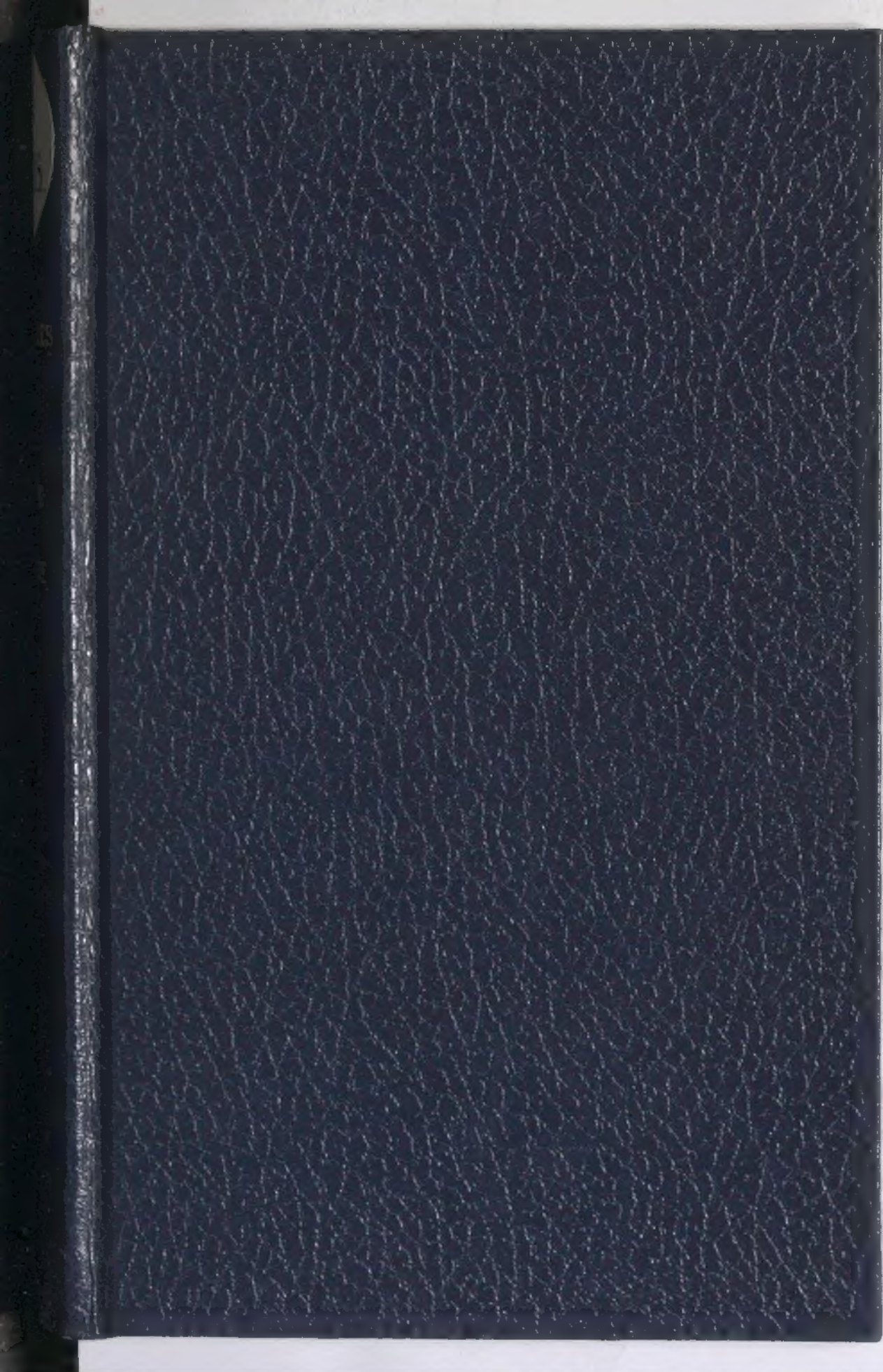
PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION,

E. SANSOT & C^{IE}

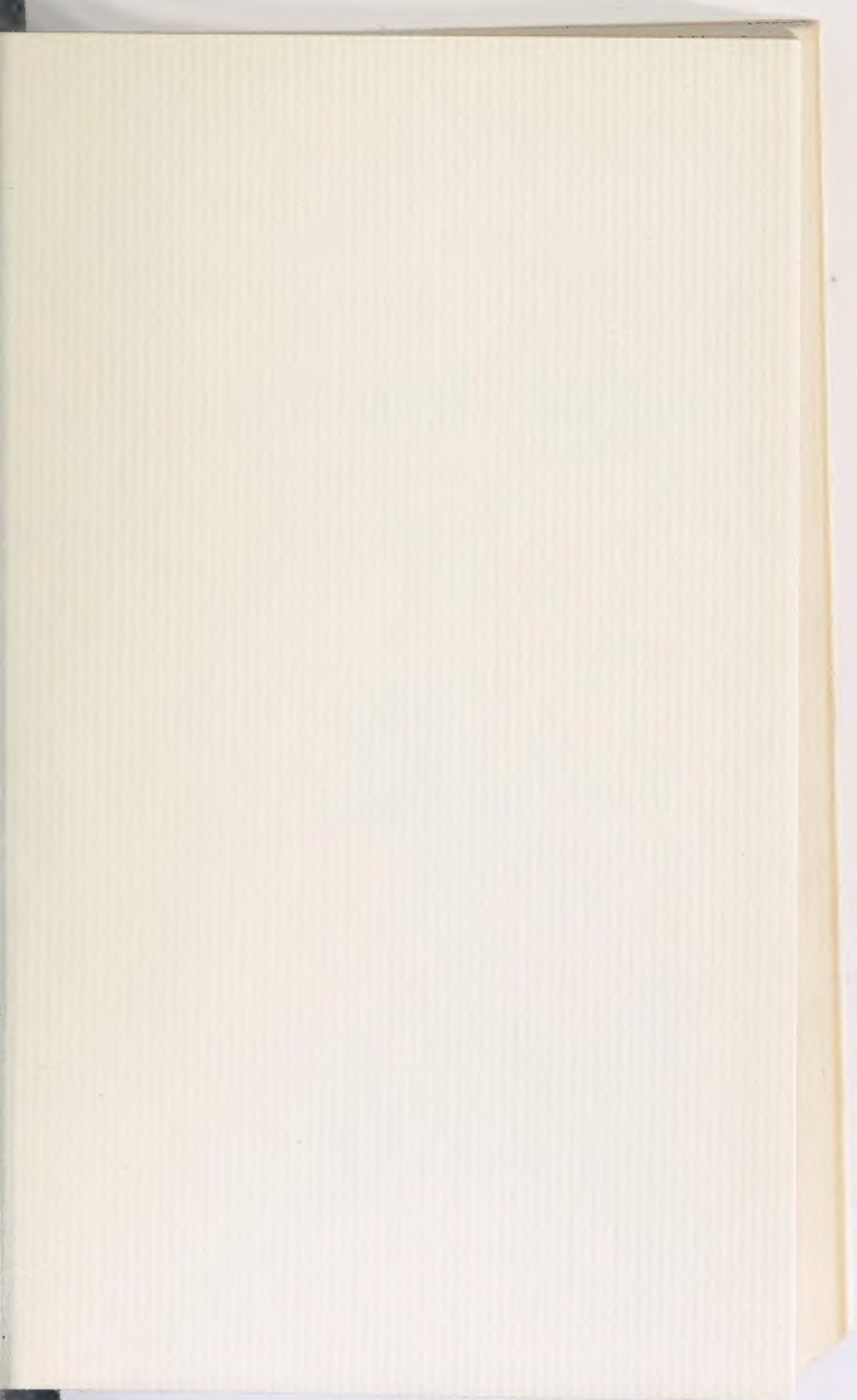
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVIII



ROBERT 1977





Don au 'Wit'eur

ALBERT LONDRES

L'Ame qui vibre



POÈMES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & C^{ie}

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVIII



L'Ame qui vibre

1905-1907

DU MÊME AUTEUR

Suivant les Heures, poésies, préface de CLOVIS HUGUES.

ALBERT LONDRES

L'Ame qui vibre

*Pour moi, mon âme est douce au point que l'on dirait
Qu'en elle, nuit et jour, coule un ruisseau de lait.*

A. L.



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION,

E. SANSOT & C^{IE}

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVIII

A MA MÈRE,

*Mon âme est ton œuvre et ta chose,
C'est le fruit de tes vergers verts,
Puisses tu retrouver en vers
Ce que tu m'as appris en prose.*

A M. FRANÇOIS COPPÉE

Vous avez bien voulu, Maître, vous intéresser à mon volume. A ce titre, je vous dois quelques explications.

Sans faire amende honorable à l'Art Poétique, je puis dire que les rares vers libres qui hérissent ce recueil ne sont plus ma manière. J'eusse pu les biffer, mais Dieu ! Qu'il m'eût fallu de courage pour cela ! Et que d'ingratitude !

Du temps que j'étais tout à fait jeune, j'ai trouvé de grandes délices à ces rythmes cassés et trébuchants ; et, ce n'est pas un motif, parce que l'on fait un mariage de raison, d'oublier ses précédentes et capricieuses amours.

La petite place que j'accorde ici à ces poèmes pointus et revêches doit être considérée comme l'adieu que j'adresse à la formule décadente.

Pour puiser le meilleur suc, l'abeille goûte à toutes

les corolles. J'ai fait de même ; et, c'est après une longue école buissonnière que, sagement, je viens m'asseoir au banc des anciens.

Mon livre se fût, sans doute, fort bien passé de ces fleurs sauvages, mais que l'on me nomme un jardin, si bien tenu qu'il soit, qui n'ait son herbe folle ?

Albert LONDRES.

17 Novembre 1907.

Mon cher Poète,

Certes j'accepte votre dédicace et je vous en remercie cordialement. Et j'aurais voulu écrire ces quelques lignes de préface promises, et promises de grand cœur, mais mon état de santé, mauvais depuis plusieurs mois, m'oblige même à dicter ce mot. Ceci dit pour que vous me pardonniez de manquer à ma promesse.

Je vous serre la main en toute sympathie.

*François COPPÉE,
De l'Académie Française.*

L'AME QUI VIBRE

Le cygne que l'on voit s'ébattre sur mes eaux,
N'est pas un cygne blanc paradeur et superbe :
C'est un oiseau blessé, sans orgueil et sans verbe,
Qui tremble quand le vent fait siffler les roseaux.

Un jour qu'il s'en allait sur la mer inclémente,
Il fut, par la tempête, assailli sans merci.
Il lutta. Mais la mer voulut lutter aussi.
Et son cou provoquant courba sous la tourmente.

Alors, il se dressa les deux ailes en croix,
Et d'un geste sauvage, héroïque et barbare,
Il pointa vers le ciel, enflammé comme un phare,
Son bec qu'il replongea dans son corps par vingt fois.

Et, sans pousser un cri de douleur ou de rage,
Regardant fièrement couler son noble sang
Sur ses ailes de neige et sur son manteau blanc,
Il sema par la mer son glorieux plumage.

Vous le retrouverez au tournant de mes pages.

LE VAINCU

J'ai tâtonné six ans et je n'ai pas encore
Trouvé pourquoi le jour se lève après l'aurore,
Et pourquoi, quand le jour s'enfuit, paraît la nuit.
J'ai labouré six ans pour récolter l'ennui.
L'arbre de la grand'route où souffle la rafale,
Est mieux gardé du vent que moi de la cabale.
On dirait que le ciel me punit d'être né.
Je suis toujours la ville où l'assaut est d'nn'.
Trop faible, ayant voulu provoquer la tempête,
Sous le poids des grêlons j'ai dû courber la tête.
Dans l'océan du monde, où m'a jeté le sort,
Plus je rame et m'épuise, et moins j'atteins le port.
On m'a livré trop jeune au combat de l'arène,
De sorte que j'arrive, autour de la vingtaine,
A n'avoir plus d'envie et d'espoir encor moins
Tout en sentant en moi d'innombrables besoins.
J'ai tout fait pour reprendre un peu goût à la course :

J'ai joué. Mais bientôt, j'ai dû laisser ma bourse
A plus chanceux que moi. Battu de ce côté,
J'ai cherché dans la femme un peu de nouveauté.
Mais la femme est un loup qui poursuit la gazelle ;
Je n'ai pu ni chanter, ni m'entendre avec elle.
Aussi, las de rôder, il arriva qu'un jour
Je dus laisser mon cœur au ruisseau de l'amour.
Alors je me suis dit : « Tu vas rêver. Le rêve
« Chasse l'ennui de l'âme où son astre se lève ;
« Rien ne t'intéressant désormais sur le sol,
« Tu vas goûter l'ivresse angoissante du vol. »
Et l'on a pu me voir, le front dans la crinière,
Six ans, à tour de bras, cravacher la chimère.
Mais mon mauvais destin suivait ma trace, hélas !
Si bien que mon coursier ayant fait un faux pas,
J'ai dû laisser mon rêve au travers de la route.

Père, ô toi qui connais mieux l'existence, écoute :
Que peut faire un enfant, fût-il vaillant et fort,
Que submerge la vie et que défend la mort ?
Que peut faire un enfant que poursuit la main noire,
Vaincu d'argent, vaincu d'amour, vaincu de gloire ?
Oh ! que peut-il, sinon marcher droit devant soi,
Sans but, les yeux bandés, et l'esprit plein d'effroi ?

A L'AIDE

Je voudrais être moine au fond d'un cloître rude,
Non pas par désespoir, mais par besoin d'amour.
Je voudrais n'être plus un jeune homme au front lourd,
Mais une âme d'ascète au sein d'un corps de prude.

Je voudrais être moine et je suis un vendu,
Un gourmand, un dormeur et qui plus est : un homme
Mon plaisir est de mordre à même dans la pomme,
Et de remordre encor après avoir mordu.

Je voudrais, malgré tout, devenir un trappiste ;
M'arracher de la terre où l'on veut m'embourber ;
J'aspire à me lever pour ne plus retomber,
Et je veux terrasser la chair qui me dépiste.

Contempler, contempler l'invisible Jésus
Et croire à la vertu divine de l'Hostie !
Mais c'est cela que je voudrais Sainte Marie !
Donnez-moi cette grâce et je ne crârai plus.

Donnez, vous voyez bien que je suis en dérive,
Vous voyez que j'appelle à pleins poumons la foi,
Et que je bats de l'aile au bord de votre toit,
Et que je me cramponne aux herbes de la rive.

Mais tendez-moi la perche, au moins, sinon je vais
M'enliser de nouveau dans la bourbe et la vase ;
Faites-moi boire au bol inouï de l'extase,
Faites que je devienne un croyant désormais.

Et vous ! qui vous murez dans votre sacrifice,
Habitants des Carmels et saintes d'autres Lieux,
Vous ! dont la voix pénètre et rôde dans les cieux,
Priez, priez afin que je me convertisse.

ABJURATION

Seigneur, j'ai mal à l'âme et je suis sans remède.
J'ai mal et je ne sais pas vous 'dire pourquoi !
Je voudrais bien prier, mais je n'ai pas la foi,
Et personne, surtout, pour me venir en aide.

Le calme m'ayant pris aux bras de la furie,
M'envahit comme un fleuve et s'épand dans ma chair.
J'ai la sensation que je vais manquer d'air
Et que je vais mourir étranglé par la vie.

Qu'ai-je fait pour subir de pareille tempête ?
Si d'un talent futur c'est la lourde rançon,
Je n'en veux plus, je n'en veux plus de votre don.
Et je vais dépouiller mon corps de son poète.

Reprenez-le, reprenez-le, je suis un homme,
Et je veux vivre en homme et non pas en forçat :
J'ai déjà trop traîné vos boulets comme ça ;
Que l'Art aille chercher d'autres bêtes de somme.

J'abjure votre don même au prix de la gloire ;
Et, si pour me tenter, dans une coupe d'or,
Vous revenez un jour pour me l'offrir encor,
Je vomirai dessus plutôt que de le boire.

L'URNE CLOSE

Je sais ce que je vaux et cela me suffit.
Je déteste le bruit de la place publique ;
La gloire qu'on y forge est une gloire oblique,
Le vrai poète en soi doit trouver son profit.

Mon âme a beau s'enfler aux souffles de la vie
Comme une éponge neuve au-dessous d'un fil d'eau,
Je ne la presserai jamais pour le badaud ;
On ne vend pas ce qui, peut-être, est du génie.

Je ne veux pas qu'on sache, au cours de mon chemin,
Que je suis différent de n'importe quel homme.
On goûte mieux ainsi l'incomparable arôme
De se sentir meilleur que celui qui vous plaint.

Quand on me dit parfois : vous, vous êtes poète ?
Je réponds : non, tout court ; car ils n'ont pas besoin
De savoir que près d'eux parfois je suis si loin,
Qu'en leur causant de mort je peux rêver de fête.

Car ils n'ont pas besoin de savoir que mes yeux
Peuvent rire pendant que mon cœur est en larmes,
Et que c'est au moment où je mets bas les armes
Que la révolte en moi se déchaîne le mieux.

Quand un ami me dit : « Je compte dans la France,
« On m'aime, on me recherche, on proclame mon nom, »
Moi, refoulant ma voix dans mon être profond,
Je savoure l'orgueil divin de mon silence.



L'HOTE EMPRESSÉ

Il n'est pas ici bas de plus grands paresseux
Que ceux qui font rimer les lignes deux par deux :
Ils sont forts pour rêver, mais, du rêve à la plume,
Des charbons de la forge au marteau de l'enclume,
Ils trouvent le moyen de traîner si longtemps,
Que, pour battre le fer, souvent il n'est plus temps.
C'est qu'ils en ont des plans et des espoirs en tête !
Leur âme est tous les jours comme un village en fête
Où l'on chante, où l'on noce, où l'on rit, où l'on boit.
Un passant frappe-t-il ? Sur l'heure on le reçoit.
Puis on accueille ainsi tous les passants ; de sorte
Que le logis est plein jusqu'au pas de la porte.
La maison du village est l'âme des rimeurs,
Ceux qui frappent à l'huis : les passants, les rôdeurs,
Sont les rêves qui vont les assaillant sans cesse.
Plus le logis est grand, plus le rêve s'y presse.
Et le poète, alors, souriant à chacun,
Voulant les servir tous, n'en satisfait aucun.

L'INSAISSISSABLE PAIX

Je suis inassouvi de douceur et de calme ;
Je voudrais que mes yeux fussent à jamais clos.
J'ai peur de la rumeur et du roulis des flots,
J'ai même peur du vent qui balance la palme.

J'ai peur de la clarté trop vive du matin
Et du bruit insipide et grinçant des voitures.
Quand on m'écrit, j'ai peur des grosses écritures,
Et j'ai peur quand la nuit sur mes vitres déteint.

J'ai peur des voix, j'ai peur des pas, j'ai peur des
[cloches
J'ai peur des grands espoirs comme aussi des petits,
J'ai peur de tous les gens, de tous les appétits
Et des passants qui font trop sonner leurs galoches.

Aussi je voudrais bien que, sans quitter le corps,
L'âme pût demander sa mise à la retraite.
J'adresserais de suite, au Seigneur, ma requête,
Mes bras pour la porter n'étant plus assez forts.

LE DEMI RÉVEIL

Si tu n'es pas un mythe, Apollon, je t'invoque,
Car nous sommes trahis par toute notre époque.
Les poètes, vois-tu, sont traités en galeux.
Apollon, dieu des Arts, ne peux-tu rien pour eux ?
Chassé par les rumeurs de la foule unanime,
Descendu de sa tour, ton cher enfant chemine.
Même dans le pays que sa voix a chanté,
Le poète, aujourd'hui, n'a plus droit de cité.
Portant sa lyre ainsi qu'on porte une besace,
En dehors de la ville il arpente l'espace.
Laisseras-tu longtemps, Apollon, dieu des Arts,
Les âmes de ton âme errer sur les remparts ?

Si, pourtant, ils voulaient prendre parmi les êtres
La place qu'autrefois occupaient leurs ancêtres ?
Si, dans la même barque, en rameurs résolus,
Ils remontaient le flot qui ne les porte plus ?

S'ils abordaient ensemble, un beau jour, sur la plage ?
S'ils vous disaient : « Nous réclamons notre héritage,
« Nous prétendons sortir enfin de notre nuit,
« Charmez nos volontés, nous charmons votre ennui.
« Nous donnons par moments des ailes à la terre.
« Que feriez-vous si nos voix venaient à se taire ?
« Que feraient tout le long de leurs dimanches lents
« Votre innocente femme et vos enfants dolents ? »
S'ils vous disaient : « Nous créons des jardins de fête
« Et des palais de rêve au fond de chaque tête,
« Nos doigts seuls font vibrer la harpe de vos cœurs.
« Cela suffit pour nous mériter vos honneurs ;
« Cela suffit pour nous donner droit de vous tondre. »
S'ils vous parlaient ainsi, qu'auriez-vous à répondre ?

Mais n'ayez crainte, ô bons vivants, vous n'aurez pas
Leur apparition pour troubler vos repas.

Les poètes n'ont plus le goût à la conquête.

Il leur suffit, pour mettre leur bonne âme en fête,
D'entendre une chanson monter vers eux soudain,
Ou bien, en taquinant le sable d'un jardin,
De voir, pudiquement, passer le long des grilles
Des servantes guidant de belles jeunes filles.

LA TEMPÊTE

Avant que le ciel eût son crêpe, une heure avant,
J'avais mis ma chaloupe à la merci du vent.
Je m'en étais allé sur la mer incertaine
Pensant voir assez d'eau pour y noyer ma peine.
Indifférent au sort qui me guettait dans l'air,
Je me laissais chanter la chanson de la mer.
J'ignorais le chemin parcouru par ma barque,
Sur l'eau verte, mes yeux ne suivaient pas la marque
Qu'en glissant lui laissait mon cercueil découvert.
Et j'écoutais toujours la chanson de la mer !

Comme en ce temps mon âme était une âme grise,
Elle eut, en s'éveillant, la mauvaise surprise
De voir au-dessus d'elle un ciel encor plus gris.
La mer, traîtreusement, en ses bras m'avait pris
Pendant que sa chanson me faisait rêver l'âme.
D'un bond, je me dressai pour lui jeter mon blâme...
Mais, la lutteuse, alors, d'une caresse d'eau,
Me coucha durement au creux de mon bateau.

Grêle, froide et sifflante, enfin tomba la pluie.
Le ciel, subitement, s'étant plaqué de suie,
Versait, à larges bords, sa nuit sur l'horizon
Qu'un éclair balaфра du feu de son tison.
Soudain la voix d'En-Haut remplit la mer obscure,
Et, bientôt, cette voix qui n'était qu'un murmure,
Devint un roulement sinistre de tambours ;
Et les tifres des vents apportaient leur concours
Au concert infernal des éléments en rage.
Ma vie eut à tourner sa plus terrible page,
Car, les genoux raidis et les yeux pleins de sang,
Les doigts crispés au bord de ma barque dansant,
Et ma tête émergeant à peine des épaules,
Et mes cheveux dressés par le vent des deux pôles,
Je voyais, au milieu de ce second enfer,
Ma raison s'en aller devant moi sur la mer.

Cependant, par instants, aux sursauts de la vie,
Je sentais qu'une main berçait mon agonie ;
J'entendais qu'une voix m'endormait dans la mort.
Alors, arquant mes reins, d'un monstrueux effort
Je me dressai, haineux, tout droit dans la tourmente,
Mais le bruit de la mer couvrit ma voix râlante,
Tandis qu'un vent nerveux, vieux coureur de dangers,
M'abattait, en passant, sur les flots enragés.

La vague qui me prit m'entraîna dans sa fuite ;
On eût dit, telle était l'effrayante poursuite
Que lui donnait derrière une autre trombe d'eau,
Que chacune voulût devenir mon tombeau.
Emergeant par secousse, écumeuse, ma tête
Semblait une bouée au gré de la tempête ;
Et mon corps qui suivait les hoquets de la mer
Dansait lugubrement au sifflement de l'air,
Quand la vague, soudain, s'élevant d'un coup d'aile,
Jaillit, haut dans la nuit, m'entraînant avec elle.
Un instant, soutenu par son terrible jet,
Je planai, ruisselant, dans l'espace outragé.
Je planais, quand un souffle, envolé d'un cratère
Pour mêler sa révolte à celle de la terre,
Vint me prendre à la vague agonisante et vint
Me lancer d'un coup droit vers le dôme divin.
Des nuages à peine avais-je atteint la couche
Que, projeté, sifflant comme un plomb de cartouche,
Coupant l'air, je m'en fus, en me brisant les reins,
Donner brutalement contre un rocher marin.

L'ouragan n'avait pas épuisé sa furie.
Les vents, dont il cinglait ma chair endolorie,
Et les flots révoltés, luttaient encore entre eux ;
Le bronze du seigneur tonnait toujours plus creux,

Et la voûte, de plomb et de poudre alourdie,
S'éclairait, par moments, d'un immense incendie.
Battu de toutes parts, je pus me raccrocher
Malgré le flot contraire au dos de mon rocher.
Mais je fus, même ici, loque humaine et sans vie,
Le jeu de la tempête encore inassouvie.
Ramené par le vent et repoussé par l'eau,
Mon front contre le roc battait comme un marteau.
Dans sa fureur le vent retournait mes oreilles ;
Et je sentis, alors, que mes côtes, pareilles
A des cercles de jonc, se courbaient lentement.

Le ciel s'illumina pour mon dernier moment.
La mer se souvenant qu'elle était bonne amante
Reprit pour m'endormir sa chanson précédente.
Les souffles qui m'avaient flagellé tout le jour
Me caressaient la chair de leur plus doux velours.
Je m'en allais bercé par des mains assassines.
Mais, avant que la mort eût coupé les racines
De ma vie en délire et de mon âme en croix,
Je vis sur le rocher, l'empreinte de mes doigts.

MÉLOPÉE POUR VENDREDI-SAINT

L'enfant du pauvre a les pieds nus sur le sol nu,
Beaucoup de gens trouvent le fait fort saugrenu,
Il a les pieds nus, l'ingénu !

Pourtant, l'enfant médite, en secret, le dessein
De baiser la croix que l'on met sur un coussin,
Le saint jour du Vendredi-Saint.

« Repos et sommeil au plaisir, blâme aux joyeux
Nous pleure un vent venu pour ce jour des Saint
Ce vent est une voix des cieux.

L'enfant s'effraie en écoutant pleurer le vent,
Le vent devient plus grave encor qu'auparavant,
Le vent se fait plus émouvant.

« J'étais, dit-il, au cyclone du Golgotha.
« Pleurant Jésus, tout l'univers y sanglota.
« Jésus fit un beau coup d'Etat ! »

O vent ! donnez plus de douleur et moins de mots,
Aujourd'hui, pour pleurer, tous les cœurs sont jumeaux,
Les mots ne calment pas les maux !

Vos pleurs ne calment pas nos pleurs, même l'airain
Ne pourrait étouffer nos pleurs de pèlerin.
Nos pleurs sont des fleurs de chagrin.

L'enfant du pauvre aima cette voix de la foi.
Et la voix, derrière elle, avait mis en émoi
D'autres voix suivant en convoi :

« Que nos cœurs soient percés par le fer du remords,
« Que le remords tourmente encor les pêcheurs morts.
« Qu'il soit un fou coursier sans mors. »

Et l'écho de ces voix résonna dans le soir !

*
* *

L'Eglise, en ce jour saint, devient un reposoir,
Où vont les fidèles en noir.

Au chemin de la croix, ils s'en vont les chrétiens,
Qu'ils sont beaux ! quand ils vont, robustes de soutiens,
Pleurer, mon Dieu ! sur l'un des tiens !

Mais le vent les poursuit de son souffle mauvais.
Et les voiles de deuil, par moments soulevés,
Dansent comme des réprouvés.

(Oh ! la danse du crêpe au long du corps des veuves !
Oh ! la dernière et la plus triste des épreuves
Pour des veuves aux douleurs neuves !)

Le sable du chemin et les feuilles aussi,
Dansent païennement, sans honte et sans souci
De profaner ce saint jour-ci.

(En un Vendredi-Saint, oh ! l'horreur de la danse !
Oh ! la nature en fête un jour de pénitence
Et de contrition intense !)

Mais ils n'ont point vu ces gaités les pénitents ;
Les pénitents n'ont vu que des cieux éclatants
La porte ouverte à deux battants.

Le pauvre enfant du pauvre est là sur le sol nu,
Et, suivant les chrétiens, tremblant et méconnu,
L'enfant ne s'est plus contenu :

Il partit, malgré soi, baiser Jésus-Christ nu.

PAUVRETÉS

Mauvais hivers, mauvais printemps, peu d'espérance.
L'espoir ! Mot creux, veilleuse qui s'éteint. La chance !
La bonne chance est une ingrate. Ah ! Pauvres vieux
Rêves, vos idoles sont toutes de faux dieux !

Très peu d'humeur, mais une gaiété bonne et franche,
Toujours gai, comme l'oiseau chante sur la branche,
Sans motif. Etre bon, l'aimer, faire de l'Art,
Voir le bien dans le mal et le mal nulle part ;
Ne pas trop affecter l'amour de l'esthétique,
Dire que la misère à la figure étique
Est une bonne mère, ainsi les jours maudits,
Prennent parfois des airs de petits Paradis :
Pauvreté du jeune homme et pauvreté du sage,
Qui voile tout au plus leurs jours d'un clair nuage.

Vingt ans : et le besoin d'aimer au fond du cœur.
Vingt ans : la jeune fille appelle le bonheur ;

Et le mensonge aidant, bientôt elle est séduite.
Deux mois d'amour, l'amant s'échappe, elle est réduite
A faire travailler dix jolis petits doigts.
Comme l'on gagne peu, l'on se prive, et, parfois,
On pleure ; on chôme ; on sort le soir et puis on cède.
Le besoin : second faux-pas. Bientôt l'un succède
A l'autre. On pleure, on pleure. Oh ! le vilain métier !
Et les yeux tout mouillés on refait le quartier :
Pauvreté de la femme à peine dégradée
Qui, dans la nuit, vous semble une vierge attachée.

Lorsque le dos se courbe et que tremble la main,
Lorsque la peau se ride ainsi qu'un parchemin,
L'ancêtre pauvre est éconduit. De place en place
Il sollicite ; il le connaît l'accueil qui glace,
Le mot qui blesse et l'air qui froisse. Les cheveux
Blancs et longs, trop longs, mais non par coiffe.

[Les vœux

Qui restent sans échos, les désirs sans promesses,
Les deuil sous recueillis à la fin des grand'noesses,
Les hivers sous les ponts, les journaux que l'on vend,
Le pain que l'on accepte et la main que l'on tend,
Le corps las et usé qu'une bonne âme l'habille :
Pauvreté d'un aïeul, miséreux, sans famille.

Hélas ! l'esprit possède aussi ses pauvretés.
Rares sont les cerveaux qui n'en sont habités.
N'est il pas évident, de nos jours, que nous sommes,
Comme dirait un sage, en décadence d'hommes ?
On agit trop. L'esprit s'égare et tourne mal ;
Le Beau n'est plus le Bien. Ce n'est plus le canal
Qui conduit ciseler les rêves vers la plume.
La gloire est devenue un tabac que l'on fume
Dans un grand narguilé tout damasquiné d'or.
L'esthète y vient puiser les microbes du sort,
Il y vient s'enivrer, par énormes bouffées,
Du poison qui l'endort dans le pays des fées.
Et pas un ne se dit que c'est l'œuvre de mort
Qui s'échappe en vapeur de ce narguilé d'or.
Mais tous, autour du vase assassin qui les mine,
Age nouillés, les yeux envolés vers la cime,
Fous : les fondeurs de mots, les coureurs d'idéal,
Mâchent entre leurs dents le bout d'ambre fatal,
Et tous, quand s'éteindra l'encens qui les soulève,
Tomberont des hauteurs gigantesques du rêve,
Abîmés dans la peine effroyable d'avoir
Dans le narguilé d'or trouvé le poison noir.

Le volé l'un : esprit, l'autre : cœur qui souffre !
Plus ils font de projet, plus la gloire en engouffre ;

Et les bois, au printemps, comptent bien moins de ni
Que l'artiste, en un jour, n'engendre d'infinis.
C'est là sa pauvreté qu'il ignore. Il grimace
Quand les réalités le fixent face à face.
Il croit tenir le vent quand il ferme les poings.
Il se dit à l'abri des multiples besoins
Que l'on trouve à chaque angle et détour de la vie.
Il ne revient jamais sur la route suivie,
Et ne se courbe pas pour récolter le grain
Germé de son travail, mûri de son chagrin.
Il gravit la montagne en avant... Il espère
Non dans ce qu'il a fait, mais dans ce qu'il doit faire.
Il rejette le pain certain du souvenir
Pour tendre, en affamé, son cou vers l'avenir
Comme un fauve flairant l'imprenable pitance.
Voilà la pauvreté de sa pauvre existence :
Pauvreté du poète et de l'être irréel,
Pour qui la vie est un mal d'enfant éternel.

Pauvreté ! Courtisane innombrable du monde !
Toujours plus avenante et toujours plus profonde !
Courtisane enrichie au lit de tes amants !
Buveuse de santé, marchande de tourments !
Pauvreté contre qui le plus prudent s'abîme !
Chaque pas que tu fais vers un homme est un crime ;

Chaque sourire éclos sur ta bouche est un dard ;
Chacun de tes baisers est un coup de poignard
Pour celui qu'effleura ta bouche criminelle.
Sombre agent de la mort, courtisane éternelle,
Je te condamne au nom de tes amants maudits,
En mémoire de ceux frappés par tes édits,
En vengeance des morts restés sur ton calvaire,
Pauvreté ! fille immonde et blason de la terre !

LA CHANSON DU CŒUR

C'est faux ! c'est faux comme un Judas !
Je ne me suis pas pris au piège !
Mon cœur est un bouchon de liège
Qui flotte et ne s'embourbe pas.

Je me sens si maître de moi,
Qu'en rêvant à ta beauté blonde,
Je n'entends rien en moi qui gronde.
Mon cœur est un cadavre froid.

J'ai commis de bien vilains coups,
Par plaisir j'ai perdu des femmes
Et sali d'ignorantes âmes.
Mon cœur est un cynique époux.

Mais quand il est besoin pourtant
De prendre une vierge à mon piège,
Tout en étant bouchon de liège
Mon cœur a l'air d'un cygne blanc.

Qu'un corps, par l'amour, amaigri
S'en vienne à moi pour me le dire,
Je n'aurai qu'un éclat de rire.
Mon cœur est un sceptique aigri.

S'il vient me plaindre sa douleur
Ce maigre corps de femme tendre,
J'en profiterai pour le prendre :
Mon cœur est un tyran sans cœur.

Je fais mieux le mal que le bien,
Ma conscience est de large étoffe,
Mon cœur est un vieux philosophe
Qui prend le chagrin comme il vient.

MADAME

I

Puisque vous m'avez fait le plaisir d'être belle
Et qu'au soleil vous promenez votre œuvre d'art,
Et qu'ainsi vous payez largement votre part
Au chanteur de Beauté qui vous confond en Elle.

Puisque vous avez fait parler le moins bavard
Des faiseurs de sonnets, et que vous êtes telle
Que rien de plus parfait n'a frappé sa prunelle,
Et qu'il s'en fût troublé, même étant un vieillard.

Puisqu'il crut voir en vous, ma belle châtelaine,
Un de ces beaux amours de fine porcelaine ;
Puisqu'il sait ne trouver, dans aucun parchemin,

Rondeaux ni triolets vantant plus belle main,
Le rimeur, entre nous, pouvait bien, quoique sage,
De ce coup de crayon marquer votre passage.

II

Quoique sachant n'avoir pas grand'chose à vous dire,
N'étant, vous le savez, beau parleur pour un sou,
Je me prends du besoin incorrigible et fou
De venir vous causer, vous permettant d'en rire.

Mais vous causer de quoi, mon Dieu ? Causer de tout
Pour ne rien vous apprendre ? Ou causer pour médire
D'un rival ambigu guettant votre sourire ?
Cette besogne là ne me plaît pas beaucoup.

Alors, de quoi causer ? N'étant ni gentilhomme
Pour vous entretenir de vains propos galants,
Ni hâbleur, ni phtisique et n'étant rien en somme.

N'ayant, pour me bercer, que mes espoirs dolents ;
Pour assoupir mon cœur, entouré de disgrâces,
Que vos regards discrets, calculés, vagues, lents,

Comme d'abord il sied à l'Elue aux sept grâces.

III

Mais vous causer d'amour, pardieu ! ma belle dame ;
De quoi peut-on causer quand on a devant soi
La femme la plus belle et plus jeune qui soit ?
De quoi peut-on causer si ce n'est de son âme.

Si ce n'est de son cœur, si ce n'est de sa foi,
Si ce n'est du complot que son mari nous trame,
Et de la joie où nous allons à pleine rame,
Si ce n'est de l'amour et si ce n'est de toi ?

Si ce n'est de toi seule et de toi seule au monde,
Et si ce n'est aussi des mots dont tu me grondes
Pour t'oser tutoyer sans ton assentiment.

Mon Dieu ! que je suis sot tout en étant poète !
De chercher ce qu'on peut se dire en bien s'aimant,
Quand on est tous deux jeune et tous deux pas trop bête.

L'AMIE

Rien ne vaut dans sa main la main de son amie.
Vivre sans cette main n'est pas vivre sa vie.
Courir la gloire et même en récolter les fleurs,
Ne vaut pas un moment entre deux bras berceurs.
Le bonheur n'étant pas au tournant de la rue,
Gardez l'âme vers vous, d'elle-même accourue.
Ne croyez pas, surtout, que l'on change d'amour
Aussi facilement que de rêve en un jour.
Ne croyez pas, non plus, qu'en remplaçant l'amante,
Vous pourrez remplacer toujours la confidente.
Le cœur ne peut pas être aussi prompt que la chair,
Un amour passager ne sera jamais cher.
L'amie ! Oh ! savez-vous bien ce qu'est une amie ?
C'est l'asile où le soir l'âme se réfugie ;
C'est, au bord du chemin, l'auberge au bon logeur,
Où, las d'avoir rôdé, frappe le voyageur ;
C'est l'abri du vaincu, c'est le doux ermitage

Où l'on vient reposer son front après l'orage ;
C'est la fontaine claire où l'on vient, en courant,
Boire l'oubli du monde et de son concurrent.
Gardez donc votre amie, ô mes bons camarades !
Sans elle vous seriez d'incurables malades.
Puis, à qui diriez-vous, les soirs : « J'ai du chagrin ! »
Et qui vous répondrait : « Mais voyons, ce n'est rien ! »
Gardez-la quoiqu'on pense, allez, car, dans la vie,
Rien ne vaut dans sa main la main de son amie.

LES MAINS

Pour moi, rien sur la terre, et rien dans le ciel calme
Ne vaudra pour mes yeux de belles mains de femme.
Rien ne me va dans l'âme aussi loin que la main
Qui sort de son gant blanc, fraîche comme d'un bain.
Rien ne m'endort autant dans la douceur du rêve
Que des doigts effilés qu'un ongle rose achève,
Oh ! les jolis sillons que les veines leur font !
Les cavités de chair où le baiser se fond !
O main ! qui me semblez de marbre et de musique
Tant vous êtes légère et vous êtes pudique !
Si vous saviez la joie énorme de mes yeux,
Vous vous endormiriez pour que je visse mieux !

RECONNAISSANCE

Femme, qui m'as donné tes deux bras pour asile
Et qui m'as fait, sans plus, charité de douceur ;
O femme dont je fus, un soir, le profiteur
Je te donne mon cœur isolé comme une île !
O femme qui m'as fait charité d'abandon,
Je t'offre ma pensée et ne sais pas ton nom !
O femme qui m'as fait, un soir dans ta demeure,
Le roi de tes désirs, je te donne cette heure !
O femme qui m'ouvris ton sein et tes cheveux
Accepte en souvenir tous mes frissons nerveux !
Accepte mes instants de rêve et de vertige,
O femme que je fis courber comme une tige !
Accepte tout l'élan d'amour que je te dois,
O femme qui serras ma tête entre tes doigts !
Si je te garde au cœur tant de reconnaissance,
C'est que tu ne m'as pas demandé ma naissance.
C'est que tu m'as livré ta chair aux petits cris,
Sans paraître savoir quel en était le prix.

C'est que tu renversas tes reins sous ma pesée,
Sans m'avoir fait subir de pudeur empesée.
C'est que tu m'as donné ton corps, tout simplement,
Sans m'avoir, en échange, imposé de serment.

DISCRÉTION

Ce n'est pas que je vous connaisse
Plus que cela,
Mais je vous rencontre à la messe,
A l'opéra.

Je n'ai pas besoin pour ma joie
De vous causer.
Mais il suffit que je vous voie
Rire et jaser.

Lorsque parfois je vous regarde,
Je fais si bien,
Que la personne qui vous garde
N'en croirait rien.

Quand je reviendrai dans ma ville,
Au bout d'un an,
Peut-être aurez-vous fui l'asile
De la maman.

Alors de vos yeux, économe
Vous deviendrez.
Car, fière et grave, au bras d'un homme
Vous passerez.

Moi, je serai toujours le même,
Aigre et meurtri.
Rien ne doit empêcher qu'on aime,
Mère ou mari.

Je continuerai mon manège
Auprès de vous.
Que peut m'importer, me dirai-je,
Qu'ils soient époux !

Et je vous suivrai, sans malice,
D'un pas discret.
Puissiez-vous être la complice
De mon secret !

VISITE

Lorsque tu rentreras, j'aurai dans la mémoire
Le thème de Manon.
Tu m'aideras alors à garder de l'histoire
Toute l'illusion.

Tu t'assiéras tout près de mon cœur monotone,
Et le tien te dira,
Que c'est grave d'aller visiter un jeune homme
Quand on a ces yeux-là.

Tu déferas le nœud de ton chapeau que j'aime,
Et, me donnant ta main,
Je mettrai sur tes doigts, en quittant ta mitaine,
Un baiser sur chacun.

Tu me regarderas avec un air de dire :
« Je ne permets plus rien. »
Mais je verrai bientôt que tu le dis pour rire,
Moi qui te connais bien.

Ton agrafe, d'ailleurs, glissant de ta ceinture,
Te fera voir soudain,
Que tu t'y prends bien tard pour garder de l'injure
Le marbre de ton sein.

Aussi tu laisseras délayer ton corsage ;
Et tes cheveux, bientôt,
Sur ton corps dévoilé seront ton seul ombrage,
Ton unique manteau.

Alors, je te prendrai dans mes bras pleins de sève,
Et, t'éloignant du jour,
Nous laisserons partir nos âmes vers le rêve,
Et nos corps vers l'amour.

ATTENTE

Je t'avais acheté des fleurs
Et tu n'es pas venue.
Celles que l'on te donne ailleurs
T'ont retenue.

Elles ont pleuré dans ma main
De ton indifférence.
Moi, j'ai noyé mon cœur humain
Dans leur essence.

A chaque bruit venant d'en bas,
Chacune tremblait toute.
Mon cœur répercutait les pas,
Comme une voûte.

— « Je valais bien, pensait la fleur,
De me faner sur elle. »
— « Je valais de chercher son cœur
Sous sa dentelle. »

Mais la nuit pénétra chez moi
Au lieu de son sourire.
Fût-ce un mal ? Fût-ce un bien ? Ma foi !
Je ne saurais le dire !

DES SŒURS DANS LA RUE

J'ai remarqué trois sœurs également vêtues,
Rachetant le péché de la femme d'Adam.
De ces trois vierges survenues,
J'aurais fait, volontiers, un fruit mûr pour ma dent.

Elles avaient un air si bon, les religieuses,
Qu'en les voyant passer j'ai cru voir trois douceurs.
Puis elles m'ont changé de nos filles joyeuses,
Les sœurs.

J'ai suivi leur chemin comme un homme séduit,
Sans penser que l'on pût ainsi leur faire offense.
Elles ne sentaient pas les parfums d'aujourd'hui :
Elles sentaient la pénitence.

Passantes, sœurs de charité
Ou d'autre chose,
Vos robes de sévérité
Me défendent que je vous cause.

Sans cela, sans cela,
Femmes de bien, j'aurais sans feinte,
Païennement,
A celle d'entre vous paraissant la plus sainte,
Demandé d'être ce jour-là
Mon épouse sans sacrement.

Je ne suis qu'un pêcheur,
Mes sœurs,
Sans ferme propos ferme ;
Mes péchés n'ont jamais,
Jamais,
Connu leur terme ;
Je ne suis qu'un pêcheur,
Mes sœurs,
Et j'ai suivi votre chemin.

Vous avez traversé la foule
Sans qu'un besoin d'en être à vos yeux eût parlé.
Sans que vos mains
Eussent quitté le chapelet
Où, pour nous, l'indulgence coule.
Vous avez croisé sans savoir
La rebelle aux voix du Seigneur :
L'impure.

Et l'impure a ri de vous voir,
Mes sœurs.

Mais votre âme, qui tout endure,
A prié pour ces femmes-là :
« Ave Maria, gratia plena... »

Et j'ai rebroussé mon chemin
A la porte de la chapelle,
Mon pauvre cœur tout barbouillé.
Si je ne suis allé moi-même à la chapelle.
C'est qu'en vous y voyant prier
J'eusse peut-être joint les mains.

Sœurs, sœurs, quand vous allez porter secours,
Et qu'un jeune passant, du regard vous foudroie,
Je voudrais bien savoir si votre cœur se noie
A l'étang de l'amour ?

LA PASSANTE

Sans trop savoir comment la chose s'était faite,
Une femme passait et je l'aimai soudain.
Ce n'était pas, mon Dieu ! que mon cœur en eût faim !
Mais la femme était belle et moi j'étais poète.

Cette femme qui passe et va sans s'arrêter
Se renouvelle ainsi tous les jours dans ma vie.
Tous les jours une femme élégante et jolie
Emporte tout mon cœur sans jamais s'en douter.

MOI, JE M'AMUSE A LA POUPÉE

Sans prendre garde à l'ouragan
Qui fouettait mes vitres fermées,
Moi, j'ai fait Enlaux et Canécs.
THEOPHILE GAUTIER.

C'est à ma fille qu'on la donne, et puis c'est moi
Qui m'en amuse ;
Et puis c'est moi qui la promène par le doigt,
Je suis l'enfant, je m'en accuse.

Et puis, pourquoi n'aurais-je pas le droit d'avoir
Une poupée ?
Ai-je un jour, par hasard, essayé de savoir
A quoi vos mains sont occupées ?

Moi, je m'amuse à la poupée, et c'est mon droit,
Et c'est ma joie.
Et certes, je ne suis pas du tout maladroit
Pour changer ses robes de soie.

Et certes, pas un seul ne comprend ici bas
Mieux leur langage,
Je vous assure aussi qu'elle ne bronche pas
Quand je lui dis : « Vous, soyez sage. »

Et quand je lui fais les gros yeux ! Oh ! mes amis,
Quand je m'emporte !
Si vous pouviez la voir, avec ses airs soumis,
Comme elle sait faire la morte.

Et oui ! je m'en confesse, et je m'en réjouis
L'âme ingénue.

Et oui ! pendant que tous prêtent l'oreille aux bruits
Que l'on peut faire dans la rue ;

Pendant que l'on se larde, au pied de ma maison,
De coups d'épée ;

Entre deux vers, sans m'occuper de la saison,
Moi, je m'amuse à la poupée

C'EST NOËL

Voici Noël ! Et c'est encore un an de plus
Qui vient se joindre au mont des siècles révolus
Depuis qu'à Nazareth, quoiqu'en pense ma ville,
Et quoiqu'en ont écrit les saints de l'Évangile,
Marie a mis au monde un enfant de Joseph.

Voici Noël ! Et je n'irai pas dans la nef
Écouter la chanson des orgues magistrales.
On ne me verra pas au chœur des cathédrales
Venir, en grande pompe, offrir à l'enfant-roi
L'hommage extravagant et dévot de ma foi.

On ne m'y verra pas, car, Jésus, moi, je t'aime ;
C'est ton peuple à genoux, vois-tu, qui te blasphème
En venant à tes pieds marmonner en latin
Des oraisons sans âme et des Pater sans fin.
Ah ! Jésus ! celui qui descend de ta famille,
C'est celui qui supporte et non celui qui brille ;

C'est celui qui se dit : Je souffre, mais au moins,
Je veux souffrir tout seul et non devant témoins.
Ah ! Jésus ! n'est-ce pas qu'il est vraiment ton frère
Celui qui ne fait pas claironner sa misère ?

D'abord, peuple, pourquoi, la tête entre les mains,
Toujours te prosterner aux dalles des chemins ?
Ne crains-tu pas qu'un jour Jésus-Christ ne te dise .
« Ce n'était pas ainsi que je voulais l'Eglise ;
« Dans mon temple on ne doit pas courber les genoux,
« Même pas devant moi qui suis Dieu, dites-vous. »
O peuple ! apprends-le donc de sa voix qui le clame
Qu'en courbant les genoux on avilit son âme (1).

C'est Noël et j'entends monter des cris confus :
C'est Montmartre qui fête, à sa façon, Jésus ;
C'est Montmartre qui passe en battant des cymbales,
Et qui, pour célébrer le doux Seigneur, aussi,
Ouvre ce soir son temple à toutes ses vestales.
Tenez ! juste au moment où j'écris ce vers-ci,
J'entends monter jusqu'à mon quatrième étage,
Minuit Chrétien chanté par Montmartre en tapage.
Aussi, je vais descendre à mon tour : C'est Noël !

(1) Si ce n'est cependant parfois devant la femme

C'est Noël et je vais grelottant sous le ciel.
Il fait froid. — C'est Noël. — Mais il fait froid quand
[même.

Il fait froid. Cependant tout Paris se promène,
Et toute la misère aussi de tout Paris

Tend aux passant joyeux ses dix doigts amaigris.
Et des enfants ont faim ! — C'est Noël ce soir même.
C'est possible, après tout, mais ils ont faim quand même
Et des hommes s'en vont tournant leurs bras ballants
Comme des moulins noirs tournent les leurs aux vents ;
Car ces hommes sont soûls — C'est Noël ce soir même. —

C'est possible, après tout, mais ils sont soûls quand
[même.

Et dans la ville en rut les femmes vont effiant
La chaleur de leurs seins douillets et provoquants.
— Allons ! va, mon ami, c'est Noël ce soir même —
C'est possible, après tout, mais ils sont chers quand
[même.

Et toute la phalange impure de Noël
Fait souffler sur Paris son vent tiède et charnel.

C'est Noël. Délaissant dehors Paris qui rôde,
Je rentre m'attabler à la taverne chaude,
Où, parmi la fumée et la lèvre qui rit,
La débauche, à son tour, fête aussi Jésus-Christ.

Ah ! Jésus ! puisqu'il faut te fêter dans le vice,
Regarde, et sois content de ton jeune novice.
Regarde moi, Jésus, mon bien aimé Seigneur,
Regarde-moi vider mon verre en ton honneur.
Vois : je couche ma tête au bras de cette grue
Pour chercher au plafond que je prends pour la nue
L'étoile qui guida les bergers et les rois.
Allons ! Tiens ! mon Seigneur, sois donc content :
[je bois.

Sois content, Jésus-Christ, mon Seigneur et mon frère,
Montmartre a bien fêté ton vieil anniversaire.
Montmartre a rendu grâce au jour de ton berceau ;
Le Tzigane, lui-même, au sommet du tréteau,
Voulant, sans doute, aussi, t'adresser sa prière,
Sans repos, et pour toi, pendant la nuit entière
A fait chanter son âme au long de son archet.

Sois donc content, Jésus, Montmartre a bien marché.

C'est Noël et je sors enfin de la taverne.
Paris que je rencontre a le regard si terne
Et les bras si tombés, que l'on dirait, vraiment,
Que c'est Paris qui vient d'accoucher d'un enfant.
Noël ! Noël ! Noël ! Que le siècle est impie
De célébrer ta nuit dans la noce et l'orgie !

Que le temps est païen et l'homme sans grandeur
De se vautrer dans l'auge humaine en ton honneur !
Que la vertu faiblit et que la foi s'affaisse
Pour se plaire au milieu de la ville en ivresse !
O Noël ! O Noël ! Ecoute-moi : Je suis
Peut-être le plus vil des hommes de ta nuit !
Je suis peut-être, aussi, l'âme la plus souillée
Que l'on ait vu passer pendant cette veillée !
Mais au moins, mais au moins, je porte dans cette âme
Aussi vrai que je crois à l'Art et à la Femme,
Aussi vrai que déjà j'ai des rides au front,
L'amour le plus puissant et le plus innomable
Pour celui qui parla le premier de Pardon.

Et celui-là : c'est toi, doux enfant de l'Etable !

LE GRAND MALADE IMAGINAIRE

Tant que je n'aurai pas tes bras pour m'endormir
Ni tes yeux pour y voir les miens s'évanouir ;
Tant que je n'aurai pas, ô femme que j'ignore,
(Et que pour cette cause uniquement j'adore,)
Tant que je n'aurai pas tes mains pour abat-jour,
Tes cheveux pour tenture et tes dents pour vautour ;
Tant que je n'aurai pas ton sein pour tabernacle,
Et ta chair éternuante et chaude pour pinacle ;
Tant qu'au long de mes reins, de même que la fleur
Pendant la nuit s'enroule autour de son tuteur,
Je ne sentirai pas grimper ton corps de chatte ;
Tant que je n'aurai pas ta chanson pour cantate,
Ta langue pour hostie et ton cœur pour Saint-Lieu ;
Tant que je n'aurai pas tes genoux pour pri-Dieu
Et ton corps tout entier pour chaise-longue humaine,
Oh ! tant que j'aimerai sans connaître qui j'aime
Et que mes bras tendus embrasseront du vent,
Tant que je sentirai du vide sous ma dent,
Je serai le damné qui criait à son frère :
Verse-moi sur là langue une goutte d'eau claire.

LES ANES

Je trouve qu'il est doux de caresser les ânes
Parce qu'ils ont des yeux résignés et navrants ;
Parce que sous le bât qui leur sangle les flancs,
Ils vont, par les chemins, comme de pauvres âmes.
Je trouve qu'il est bon de les aimer beaucoup,
De promener sa main doucement sur leur cou,
De leur faire en nos cœurs une légère place
Parce qu'ils sont chargés des péchés de leur race.
O pauvres ânes lents et dédaignés ! je crois
Qu'en vous plaignant je plains ma pauvre âme à la folie
Qu'en adorant chez vous l'attitude soumise,
Je ne fais qu'adorer la douceur qui me grise !
Qu'en contemplant vos yeux pleins de renoncement,
Je contemple mon cœur intérieurement !
O pauvres ânes lents et soumis ! je vous aime
Comme tous les vaincus de la bataille humaine,
Comme ceux que le sort a battu sans raison,
Et qui ne connaîtront pas de belle saison.

Comme mon âme, enfin, si douce qu'elle semble
Avoir, avec la vôtre, erré longtemps ensemble.
Je vous aime ô bien lents ! bien doux ! et bien soumis !
Comme les mieux aimés de mes plus près amis ;
A cause de vos yeux d'esclave et de la selle
Qui courbe tous les jours votre échine et la pèle.

EN ERRANT

Tiens ! le petit jardin qui monte
Avec ses escaliers de bois !
Et, moussus, les sylvains de fonte
Qui, dans l'eau, se baignent par trois !

Tiens ! des margots ! Les demi-veuves
Préfèrent les jardins aux champs,
Elles ont mis des plumes neuves
Pour sortir un jour de printemps.

Tiens ! si je montais à la ferme
Dont un jour Stilla me parlait ?
Cinq heures,... la grille ne ferme
Que très tard, je boirai du lait.

La fermière jeune et coquette
Versera la fleur d'oranger...
— Mais comme on entend la clochette
Qui tinte au cou du chien berger ! —

Elle est, paraît-il, avenante,
Stilla ne m'en dit que du bien ;
Puis, elle est presque ma parente,
Sa chatte est la mère du mien.

Puis elle est presque mon amie
Puisqu'elle est belle, et jeune, et fraîche, et que je suis
Un être encore plein de vie.
Devant les femmes vraiment belles. J'ai des nuits
En plein jour, des jours sous la lune
Pour les aimer, les promener suivant leur temps ;
J'ai l'une et l'autre, l'autre et l'une
Suivant leur jour, puisque mes paonnes ont leurs paons.
C'est que je les compte nombreuses
Les femmes que mon bras sentit peser sur lui !
C'est que j'en sais des amoureuses
A qui j'ai, sans remords, menti tout une nuit !
C'est que j'en connais des terrasses
Où, pendant qu'en riant je guettais leur mari,
Mes amantes prenaient des glaces !
J'en ai vécu de ces soirs-là ! (J'en ai bien ri)
J'en ai baisé des lèvres teintes !
Et j'en rencontre encor qui m'offraient leur deux seins,
Qu'on aurait prises pour des saintes !

J'en ai froissé des faux cheveux, des cheveux teints !
 Mais je n'ai jamais sur la paille,
Au soir tombant, par la fraîcheur et sans témoins,
 Fait courber la robuste taille
D'une fille des champs qui, de retour des foins,
 Sans préambule et sans manière,
Se laisserait faucher parmi les gerbes d'or.

Allons, en route, ami, j'en ai le temps encor.
 Je vais aller voir ma fermière.

Déjà ! mon Dieu ! j'ai déjà gravi la colline !
J'ai contemplé la main du soir qui la câline,
J'ai percé de mes doigts le crépuscule épais,
Et le soleil s'en est allé dormir en paix.
Il a bien fait. Il m'aveuglait.

L'oiseau qui passe !

C'est mon âme qui fuit en dévorant l'espace.
Il faut qu'elle aille ! Et je la jette sur les vents.
Qu'ils l'emportent vers d'autres milieux plus savants.
Puis, un soir que je sais, un soir de lune pâle,
Je reviendrai pour qu'ils me la rendent plus mûre.
Qu'ils la traînent partout. J'ai le cœur endurci,
Qu'ils la ballottent bien pour me la rendre ainsi.

Mais si c'était-elle, là-bas ! Oh ! ma panique !
Je serais là comme un joujou sans mécanique !
Aussi, restez mon âme ! Oh ! Restez aujourd'hui,
J'ai trop besoin de vous pour comprendre la nuit
Qui se prépare dans les champs pleins de silence.
J'ai trop besoin de vous pour avoir l'insolence
De fixer maintenant le ciel qui redescend ;
Car je ne suis, sans vous, qu'un faible adolescent.

Je vais marcher. Je vais aller voir ma fermière.
Je voudrais la trouver, lisant sous la lumière
D'une lampe ancestrale, un livre de Rousseau,
Près de son père usé balançant un berceau.
Mais moi qui n'ai jamais couru cette campagne,
Et qui n'ai même pas un chien qui m'accompagne !
Quel est donc le chemin que je vais prendre, alors ?
« — Poète, répondit, soudain, d'une voix d'or,
Mon âme qui marchait près de moi comme une om'bre,
Tu prendras le chemin que le lilas encombre,
Tu graviras sa pente et tu verras, bientôt,
Une chaumière aussi blanche que mon manteau.
Tu suivras le sentier qui fait face à sa grille
Et tu découvriras une vitre qui brille.
C'est là que tu devras pousser tes derniers pas.
Mais je t'en avertis, oh ! ne musarde pas

Si tu tiens à goûter ce soir, mon jeune maître,
Le lait de la fermière et ses lèvres peut-être. »

Tiens ! c'est vrai ! Tiens ! c'est vrai ! Je vois sur le c
Une maison plus blanche encor que son manteau.
Oh ! que je voudrais là passer toute ma vie,
Les doigts rivés aux doigts d'une femme jolie !
Oh ! le chien qui dormait là-bas sur le perron,
Et que le bruit des pas a fait dresser d'un bond !
Oh ! le chien qui s'ensauve en dévalant la plaine
Et qui me laisse seul ainsi qu'une âme en peine !
Si vous pouviez savoir, ô mes amis, l'orgueil
Qu'un vagabond ressent en se voyant tout seul,
En se voyant tout seul devant la maison blanche,
Seul à tendre son cœur à la nuit qui s'épanche !

Hélas ! oui, je suis seul. J'avais
Un frère autrefois, un poète.
Il partagea mes jours mauvais
Le temps que brûle une allumette.

J'en ai tant vu brûler depuis,
Qu'il doit être des monts de cendre.
Mais, pour le retrouver, je suis
Encor tout prêt à redescendre

Les quelques échelons gravis.
J'ai senti le mal fibre par fibre
Des chagrins auxquels je survivis.
Ces chagrins nombreux et suivis
D'une âme qui vibre
Fibre par fibre.

Eh bien ! tant pis ! Puisque le bon temps est passé,
Dans un effort je ferai la nique au Passé.
Je ferai la nique aux cités, à la grand ville,
Tant que j'irai sous la clarté d'un ciel tranquille.
D'ailleurs, moi que l'on vit aussi grave qu'un veuf,
Je sens mon cœur plus jeune et mon esprit plus neuf.
Je crois comprendre, et ne me trompe point, peut-être,
Que mon cœur, ennuyé, vieilli, vient de renaître.
Le Temps parfois fait bien les choses. Je suis mieux :
Plus léger, plus enfant, moi qui semblais si vieux !

Je sens la fraîcheur sur ma joue,
Plus caressante qu'un baiser.
Le vent dans mes cheveux se joue
Du mal qu'ils ont à se lever
Mes cheveux que ce vent secoue,

— Poète, souviens-toi de ce que je t'ai dit :
Si tu vas musardant par la route, sans cesse,
Le sommeil poussera chaque être vers son lit,
Et tu ne verras point, ce soir, ta belle hôte.

— C'est vrai, mon âme, oh ! oui, c'est vrai, mais
[cependant,
Puis-je passer ici sans admirer ce site ?
Puis-je passer ici, moi, raisonnablement,
Sans entendre le cœur de la nuit qui palpite ?

— Mon poète, après tout, tu peux bien écouter
Tous les cœurs de la nuit, du jour ou d'autre chose.
Je ne t'offrirai plus mes yeux pour te guider,
Je ne vois pas pourquoi je soutiendrais ta cause.

— Tu parles bien, mon âme, et d'après la raison.
Laisse-moi donc aller selon ma fantaisie,
Laisse-moi contempler l'espace à ma façon,
Laisse-moi boire seul au bol de poésie.

Tiens ! regarde avec moi, là-bas, dans le brouillard,
Tous ces arbres qui sont courbés comme un vieillard.
Tous ces arbres, si loin qu'ils n'en ont plus de teinte,
Sont calmes comme l'âme auguste d'une sainte.

Vois, les oiseaux qui fuient l'approche des hiboux ;
Vois la lune qui farde un coin de ciel en roux.

La lune ! Eh ! Dieu ! tant pis ! si je la mécontente,
N'a pas, à mon avis, la mine intelligente.
Mais elle n'est qu'un guide et me sert de flambeau
Et pourrais-je exiger d'un guide qu'il fût beau ?

Lune multiple en tes déguisements,
Lune changeante
Enormément,
Je te saurais gré de m'être obligeante
Au cours de la nuit.

Au clair de la lune
S'en va mon ennui,
Le son de mes pas même m'importune,
Lune ! Lune !

Lune ?

Quand tu nous apparais très blanche et que ta robe
Semble de lin tissée,
Et que tu parais être une lune passée
Qui se dérobe
A mes yeux assoupis,

Pour qui, dans ces moments de tristesse fleuris,
Brilles-tu ?

« — Je brille pour le cœur qui, jeune encor, s'est tu,
« Pour les enfants que l'on enterre,
« Pour la jeune fille en prière
« Et la communion première.
« Pour les jeunes amants qui redoutent
« La chair, et qui la veulent,
« Et qui la fuient, et qui la goûtent
« Seul à seule.
« Lorsque de pur lin blanc
« Je tisse un coin de ciel,
« Je brille pour l'enfant,
« Le mariage blanc
« Et le péché véniel.

— Et quand au fond du ciel on te voit toute jaune ?

« — Quand j'ai l'air d'une feuille d'automne
« Que le vent soutient dans l'azur,
« Je brille au nom des vieilles choses,
« Des baisers mûrs
« Et des amours écloses ;
« Au nom des chers portraits gardés en des tiroirs
« Et des légendes délaissées.

« Au cours de ces beaux soirs,
« Je brille, sans éclat, pour les femmes passées
« Et leurs regrets,
« Pour leurs regrets et ceux de tout le monde.

— Bonne lune !

« — Quand je suis rouge, et que les cieux sont basanés,
« C'est au nom des fureurs animales qui grondent
« En des corps indisciplinés
« Que je brille.
« C'est pour la chair :
« Celle des prisonniers que le veuvage étrangle
« Et qui ne peut jamais, jamais être étranglée ;
« Celle des jeunes filles,
« Cette chair aveuglée
« Que le Malin tourmente au sortir de son œuf,
« Et que l'Ange Gardien, désespérément, sangle
« Jusqu'à ce qu'en mourant elle ait fait le corps veuf.
« C'est pour le sang :
« Celui de l'innocent
« Et des guillotiné,
« C'est pour le sang en général
« Et les damnés.
« Lorsque les cieux sont basanés :

« Je suis le Remords de conscience du passant,
« Le Reproche du mal.

— Lune ?

Et quand je cherche en l'Infini
Ta majesté complète ou ton plus petit quart,
Et que le ciel est un étang terni
Sous sa feuille de nénuphar,
Où vas-tu donc porter ta rondeur pacifique ?

« — Ces nuits où les vivants ne m'ont point pour
[veilleuse,
« Je suis une bonne âme en un pays mystique
« Et la bonne éclairieuse.
« Au temple de l'Oubli,
« Je donne, pour les morts, ma plus blanche lumière.
« C'est selon ses moyens que l'on fait sa prière
« Et que l'on s'ennoblit.

— Puisses-tu, lune bonne,
Alors, ne plus briller
Pour moi.
C'est bien mieux de veiller
Ceux que la mort couronne,
Crois-moi.

II

Oh ! mais la lune fuit, s'efface,
Si vite que j'en perds la trace ;
On dirait qu'elle est en courroux.
Oh ! quel est ce monde qui vole ?
C'est la lune qui caracole
Au travers des nuages flous.

Oh ! mais la lune s'enfarine
Et devient blanche, blanche au point
Que je ne la reconnais point.
La lune me fuit en sourdine,

Tandis que, timide et gêné,
Le germe du jour qui veut naître,
Frileux, mais encapuchonné,
Passe son nez à la fenêtre !

C'est gris d'abord, et j'ai bien peur
D'entrer bientôt dans l'heure claire.
Un jour qui naît, un soir qui meurt,
C'est toujours gris sur notre terre !

Enfin le jour, résolument,
Crève le ciel et s'aventure ;
Il rend visite à la nature,
Et prépare son campement.

Honteux, le soir s'en va, s'envole,
Il n'est au loin plus qu'un point noir,
Honteux s'en va, s'en va le soir
Vers l'autre pôle.

Il fuit, tirant comme un fardeau
La lourde traîne de son ombre,
Et son ombre, elle-même, sombre
De l'autre côté du rideau.

III

Amis, pardonnez-moi si je vous laisse en route.
Vous allez me comprendre (et m'applaudir sans doute) :
Je viens de déchirer la fin de ce morceau.
Paraître inconséquent vaut mieux que d'être sot.
Et, sot, je l'eusse été, si, me vainquant moi-même,
Je n'avais fait un sort au reste du poème.
Car, à force d'errer de la brume au matin,
J'en étais arrivé par me perdre en chemin.
Or, n'ayant pu donner suite à mon aventure,
J'avais imaginé de peindre la nature.
On voyait, dans mes vers, se croiser tour à tour
Le berger conduisant, dès la pointe du jour,
Son troupeau moutonnant vers les plaines fleuries
Et la bergère fraîche aux lèvres dégourdies.
L'oiseau chantait ; et je n'avais par ce matin
Pas omis les ruisseaux au murmure argentin.
Mais, surtout, (et, je crois, la surprise était bonne),
L'on pouvait — sur l'honneur — me surprendre en
[personne,

En train de me hisser à l'assaut du soleil.
C'était, je vous l'affirme, un tableau sans pareil.
D'ailleurs, sans plus tarder, vous en aurez la preuve,
J'avertis que c'est beau ; que pas un ne s'émeuve :

«
« Dans un sursaut plein de fureur
« Je tournoïrai dans l'air trois coups,
« Je serai la lave de feu
« Que vomit le volcan bouillant.
« Et, dans l'air, toujours tournoyant,
« Je gagnerai le mont des dieux.
« Alors, là, couronnant mon vœu,
« A mes lèvres ivres de feu,
« Collant d'un geste glorieux
« Le clairon d'argent du vainqueur,
« Sonnant à me rompre le cœur,
« Eblouissant et jamais las,
« Campé sur la tête d'Atlas,
« Annonçant le nouveau réveil,
« C'est moi qui serai le soleil ! »

Et j'avais tout un tas de choses dans ce goût.
« Vous auriez si bien fait de déchirer le tout »,
Me dira-t-on peut-être ! Eh ! non ! car ma furie,
Aurait anéanti les doux vers de ma vie.

Si je les aime tant c'est qu'ils sont bien naïfs,
D'autres supporteront mieux les coups de canifs.
Les vers que j'écrivais à dix-sept ans à peine
Sont ceux que je relis avec le moins de peine,
Car ils sont pleins d'amour, de candeur et d'espoir.
J'ai chanté le matin pour mieux pleurer le soir.
Aussi ne blâmez pas mes rimes ingénues,
Les seules qui ne sont pas de la douleur venues,
Ou, blâmez-les pourtant, si le cœur vous en dit,
Je ne m'en troublerai pas à me mettre au lit ;
Car, je crois que, dans l'art des vers, la plus sévère
Est encore celui qui n'en put jamais faire.

COUPS DE CRAYON

AVANT-PROPOS A L'ANCIENNE MODE

Ami, toi qui le soir, assez distraitement,
Prendras ce livre en main pour passer un moment ;
Toi, qui feuilletteras ces pages d'un doigt calme,
Sans penser que chacune est un soupir de l'âme,
O toi ! lecteur ami, si tu pouvais savoir
Tout ce que m'a coûté ce que tu lis ce soir !
Si tu pouvais comprendre, au moins une seconde,
Le labeur de celui qui rêve pour le monde !
Si tu savais le prix d'un vers, même mauvais !
Si tu sentais le poids, et si tu te doutais
Des nuits d'énervement, d'attente et de folie
Qu'un poète subit pour écrire sa vie !
Si tu t'imaginais l'effondrement moral
Qu'il éprouve en songeant qu'il fait peut-être mal !
Si tu pouvais le voir, dans ses heures divines,
Plein d'angoisse et d'amour, lutter avec les rimes !
Si tu pouvais sentir la chaleur de son front
Quand dans un vers, enfin, son rêve entier se fond !

Si tu voyais l'Idée, implacable et vorace,
Venir à tout moment le provoquer en face !
Si tu savais cela, vain lecteur mon ami,
Tu t'agenouillerais devant ce livre-ci.

REQUÊTE

Maître très-haut, daignez savoir ce que je suis :
Ni farceur, ni méchant, mais un peu lunatique ;
Vingt ans, beaucoup de cœur et silhouette étique,
Très franc. Je suis la vérité sortant du puits.

Pour mon repos je suis sceptiquement sceptique.
Je sais qu'en me voûtant sur mes livres, les nuits,
Je n'atteindrai jamais le but que je poursuis.
Les Elus sont comptés dans l'Art que je pratique.

Aussi, Maître très-haut, je suis pauvre d'argent ;
Je me présente à vous comme un fier indigent
Qui demande à ne plus jeûner, même en carême.

Vers d'autres, vos secours seraient bien mieux placés,
Mais, où trouver les malchanceux si dispersés ?
C'est promettre à eux tous, que donner à moi-même.

LE CRIEUR

Il s'en moque après tout de crier que les rois
Sont guéris ou sont morts ! Et, pourtant, bouche ouverte
Par la place grouillante ou la place déserte,
Il vomit la nouvelle en des éclats de voix.

Cravate au vent, il court ; et réveille, parfois,
Par ses cris gutturaux, tout un quartier inerte.
Echo vivant, il sonne aussi bien une alerte,
Qu'il lance, très subtil, un calembour de choix.

Puis, autour de minuit, quand la cité tranquille
Repose lourdement, le crieur, par la ville,
Roulant entre ses doigts un reste de tabac,

Très machinalement, d'une voix éraillée,
Se prend, lorsqu'il s'en va regagner son grabat,
A répéter son cri de toute la veillée.

LE SUICIDE

L'homme, ayant réfléchi, d'un effort surhumain
Se dressa pour subir sa dernière minute.

Il avait trop longtemps tenu tête à la lutte
Sans pouvoir regagner jamais le droit chemin.

Son honneur n'avait plus l'espoir d'un lendemain,
Il ne pouvait risquer une nouvelle chute ;

Alors, ayant dompté tous ses nerfs en tumulte,
Il prit un revolver froidement dans sa main.

Les yeux rouges de sang et les dents découvertes,
Stoïque, il le porta dans sa bouche entr'ouverte,
Mais il retira l'arme et son corps se glaça.

Honteux d'avoir faibli, fort d'une ardeur nouvelle,
Il mit le canon froid sur sa tempe et pressa...
Et le plomb s'en alla ravager sa cervelle.

L'EXÉCUTION

Le sol froid résonna sous les pas cadencés
De la troupe venant dans la première brume
Cerner l'échafaud rouge où le sang gicle et fume
Aux applaudissements des faubourgs amassés.

L'exécuteur avait terminé ses essais.

La machine était bonne ; et, selon la coutume,
Comprenant hautement le devoir qu'il assume,
Il ne répondit pas aux cris vers lui poussés.

Le condamné parut : Il était digne et pâle ;
Il marchait d'un pas lourd, mais d'un pas ferme et
[mâle ;
Et ses yeux, posément, regardaient le couteau.

Il gravit les degrés, et, d'un geste de tête
Héroïque et superbe, il perça la lunette.
Et l'équerre d'acier descendit aussitôt.

FAISEUSE D'ANGES

L'alcôve est sombre, et sur le papier blanc du mur,
Des anges, vers les cieux, s'en vont à tire-d'aile.
Deux femmes : l'une ouvrant large son escarcelle,
L'autre y laissant glisser de l'or qui sonne pur.

De grands volets feutrés font ce réduit obscur,
Seule, une flamme tremble au bout d'une chandelle,
Alors, la vieille dit : « N'ayez pas peur, ma belle,
J'ai vingt ans de pratique et le pouce encor sûr. »

Sous un vieux baldaquin d'un ton vaguement bleu
La femme est étendue ; et, la vieille, en silence,
Fait un ange de plus pour la droite de Dieu.

Eh bien ! Messieurs ! Peut-on connaître de quels droits
Vous vengez le fœtus de ceux dont la naissance
N'aurait pas trouvé place à l'abri de vos lois ?

LE SOLEIL ET LE CŒUR

Oui, c'est ça, chauffe un peu mon vieux cœur refroîli.
Tu n'as pas à savoir si j'en ai le mérite,
Tu n'as pas à penser du moment que j'ai dit,
Chauffe, car ton attente insolente m'irrite.

Chauffe ! Je sens déjà mon cœur qui reverdit ;
C'est une plante neuve au flanc d'un nouveau site,
C'est un robuste cœur que ce cœur engourdi
Pendant un quart d'année et réveillé si vite !

Chauffe jusqu'à rougir ses os s'il en avait,
Chauffe, Soleil ! Allons ! de toute ton haleine,
Puisque c'est pour y cuire et l'amour et la haine.

Chauffe, et pour que des sots mon cœur soit préservé,
Quand sa chair sera molle ainsi que de la glaise,
Je sèmerai sur lui des clous tout à mon aise,

SAINTETÉ

N'être bien que sous l'ornement sacerdotal,
Croire angéliquement qu'elle n'est qu'un prélude
La vie. Essayer de se la rendre plus rude,
Et la clore un beau jour sur un lit d'hôpital.

La clore, les deux mains dans celle d'une prude,
Les yeux rivés au mur sur un Christ en métal.
Passer en n'ayant pas connu l'amour brutal,
Mourir en en ayant presque pris l'habitude.

Mourir en croyant voir son Dieu qui vous bénit,
Sans avoir remarqué le puffisme de l'homme,
S'en aller en rêvant d'un monde plus joli.

Mourir en n'ayant pas voulu mordre à la pomme
Qu'Eve vous présenta ; puis, son temps révolu,
Commencer son voyage en l'espoir d'être élu.

BONHEUR

Regarder l'eau dormir au fond d'un carafon,
Et savoir que son âme est ainsi calme et saine ;
Ne pas être assailli par un désir obscène
A l'heure où l'on recherche, en un passé profond,

Le souvenir câlin d'une idylle lointaine.
Ne pas examiner les choses dans leur fond,
Se garder de troubler le dépôt qu'elles font :
Le dessous du bonheur est souvent fait de peine.

Ignorer, si l'on peut, qu'aux murs de son hôtel
Les humbles ont jeté leur douloureux appel
Et qu'un chagrin ne vient jamais sans une escorte.

Croire au baiser sans en éprouver le besoin,
Plaindre les malheureux qui, pourtant, n'en ont point,
Et penser que sa mère aimante n'est pas morte !

LE BOULEVARD

La vie en scène. Un cadre où le vice arrogant
Comme un monsieur bien mis se dandine à son aise ;
Une chaire où l'amour vient soutenir sa thèse,
Avec un air hautain qui lui va comme un gant.

Le cercle où tout le monde émet son hypothèse
Sur le prix d'une Grâce au regard intrigant,
Devant qui, le vieux beau, ridicule et fringant,
Semble tenir en mains un plaisir qu'il soupèse.

L'endroit où sans humeur je perds le mieux mon temps,
Où je choque parlois mes désirs mécontents
D'être au pouvoir d'un homme à la bourse si plate.

Le passage où l'Impure à chacun fait sa cour,
Où ma bonne paresse en tous temps s'acclimate,
Où le fer de mon jonc s'use de jour en jour.

AMERTUME

J'ai gravi les sommets des rêves impossibles,
J'ai franchi tous les monts et tombé les remparts
Qui ne s'écroulaient pas devant mes étendards.
Et mes amis croyaient mes espoirs invincibles.

J'ai tenu dans ma main les cendres du Passé ;
Pour plaire à mon orgueil j'ai muselé la foule ;
Et j'étais, à moi seul, le désastre et la houle
Qui rappellent l'horreur du naufrage passé.

Grand comme un monde, et dieu dans la mythologie,
J'avais mis sous le joug cette foule assagie
Par les vers que lançait ma docte voix d'airain.

Et j'étais occupé, moi, le poète étique
A dompter les Etats dont j'étais souverain,
Quand, pour dîner, quittant mon rêve sophistique,

Je m'en fus acheter dix centimes de pain.

SUR UN CARNET DE JEUNE FILLE

Voilà bien un désir de femme
De vouloir que j'écrive ici,
Pour que ce papier soit noirci,
Quelque vulgaire épithalame !

Croyez-vous donc, en vérité,
Qu'un poète ordonne à sa lyre
Comme une femme à son sourire,
Comme un prêtre à sa charité ?

Croyez-vous que l'on improvise
Un bout rimé comme l'on fait
De vagues travaux de crochet
Que l'on offre ensuite en surprise ?

Croyez-vous que, sur le moment,
Sans autre désir que le vôtre,
On peut dire au premier apôtre :
« Faites-moi donc un boniment ? »

Et croyez-vous qu'il le peut faire
Si ce n'est pas sa fantaisie ?
On n'écrit pas la poésie
Comme l'on brode une brassière !

Et puis enfin ! Et puis enfin !
Supposez, comme je le pense,
Que j'aie un mot de confiance
A déverser en votre sein ;

Croyez-vous que j'irais l'écrire
Sur ce carnet ouvert à tous ?
On choisit mieux ses rendez-vous,
Quand on a des mots à se dire.

Aussi, vous me voyez confus
De ne pouvoir vous satisfaire.
Croyez que je ne puis mieux faire
Et que jamais je ne fis plus.

PRIÈRE

I

Faites, Nazaréen, que brève et sans danger
Soit sa souffrance. Autorisez la Grande Sainte
A veiller au chevet de cette fille enceinte.
Excusez son amant qui vient vous déranger.

Ce que je veux ? Vous pouvez bien vous en charger :
Vous pouvez m'accorder que ne soit pas atteinte
La beauté de sa ligne, et, surtout, que l'empreinte
Du mal ne soit qu'un masque altérable et léger.

Vous voudrez bien aussi que les gens de l'hospice
N'aient pas l'air, en l'aidant, de faire un sacrifice.
Sa chair est à la peine, épargnez son esprit.

Donnez à son enfant, par avance proscrit,
La grandeur de porter hautement sa naissance.
Pour faire un honnête homme, il n'est pas deux essences.

II

Nazaréen ! Nazaréen ! Ecoutez-moi :
Vous comprendrez alors pourquoi je sollicite.
Nazaréen ? Le fruit d'un amour illicite
Ne doit pas pour cela, je crois, mourir de froid ?

Pour cet enfant déjà meurtri, je vous incite
A la pitié, je vous demande un peu d'émoi.
Je lui ferai plus tard un bel acte de foi,
Quand il saura causer, pour qu'il vous le récite.

Il n'a pas su qu'il allait naître en plein hiver,
Qu'il n'aurait ni berceau, ni chants, ni lieu couvert,
Qu'il essuierait le vent du nord, sitôt ! si jeune !

Tranquille, il est venu sans se douter de rien,
Sans savoir qu'il allait forcer sa mère au jeûne ;
Il est né comme vous : sans respect, sans soutien...

Vous avez fait pourtant un grand homme de bien !

III

Il va falloir le mettre aux Enfants Assistés,
Ne pas le voir grandir, l'immoler à la race
Plus simple que méchante. Il n'aura pas sa place
Au grand soleil : Il n'en a pas les qualités.

Nous aurons eu pour nous sa première grimace,
Pour nous aussi les premiers cris qu'il a jetés.
Je ne m'étonne plus après tant d'âpretés
Que la corde d'amour qui vibre en nous se casse.

Mais, puisqu'il faut quand même en faire l'abandon,
A vous, Nazaréen, le plus pur des apôtres,
Sa mère, en un élan de foi, vous en fait don.

Faites alors pour moi que mon amante ait l'air
Quand elle embrassera les beaux enfants des autres,
De baiser, les yeux clos, le doux fruit de sa chair.

IV

Mais toi ! mon doux agneau, qui vivras parmi ceux
Que le sort méconnaît ! Toi ! le vrai fruit du rêve,
Deviens un jour, pour leur bonheur, le digne élève
Du Grand Maître. Sois le Jésus des malchanceux,

L'Ange de Charité ; sois celui qui relève
Et soutient tous les cœurs qui chavirent. Pour eux :
Les méconnus et les blâmés, les sans aïeux,
Sois la bonté vivante et l'espoir qui se lève.

Sois comme un phare en mer. Sois l'apôtre du Vrai.
Porte un cœur insondable, une âme universelle.
L'Humanité n'est pas, mais sois humain pour elle.

Dis à Jésus, ton Maître : « O vous que je suivrai
« Dans le chemin du droit jusqu'à la délivrance !
« O vous vers qui s'en vont mes actes d'Espérance,
« Donnez-leur d'autant plus, que rien je ne prendrai !

V

« Donnez à mes amis, les lépreux d'aujourd'hui,
« Le dédain de l'orgueil, le mépris de la haine.
« Donnez-leur le besoin d'aimer ceux qu'on malmène,
« La grandeur de baiser le pied qui les poursuit. »

Dis-lui ça, mon petit, à ton maître, dis-lui !
Qu'il sache la valeur des désirs qu'on égrène ;
Car il ne faudra pas qu'un jour il se méprenne
Sur votre loyauté ; qu'il reste votre appui,

Mais qu'il n'ait jamais l'ombre offensante du doute,
Il a su par lui-même, hélas ! ce que vous coûte
Tout un renoncement pour le bonheur d'autrui.

Il devra vous aider à former la phalange
D'où naîtront ceux qui vont balayer notre fange :
Il sera le noyau dont vous serez le fruit.

VI

Pourtant, on vous dit sans vertus. Eh ! le sait-on ?
Savent-ils seulement, ces mauvais, que vous l'êtes
Sans vertus ? Vous, sans vertus ! Les doux prophètes
D'un avenir prochain basé sur le pardon !

Mais tous ces gens de peu de sens, que croient-ils donc ?
Que croyez-vous qu'ils sont les enfants que vous faites ?
Ils ne sont que l'effet des amours satisfaites,
Et les amours, me semble, ont toutes même fond !

Mais il faut l'oublier et n'accabler personne ;
Il faut avoir au cœur l'amour du bien pour tous,
Pour la main qui reprend et pour la main qui donne.

Et même, il serait grand, pour des cœurs comme vous,
De trouver une excuse à celui qui vous damne,
Et des airs de clémence à l'arrêt qui condamne.

VII

Oh ! soyez bons ! Oh ! soyez bon ! Oh ! désormais
Soyez l'Intégrité marchant vers la lumière.
L'ardeur du bien commun devient si singulière
Que les déçus vous aimeront comme jamais !

Ne faites pas ainsi que pour Christ a fait Pierre !
Orphelins de l'Amour, c'est en vous que je mets
L'espoir de faire atteindre les plus hauts sommets
A la bonté qu'en vain j'appelle en ma prière.

VIII

J'ai parlé de Bonté parce qu'elle est pour moi
L'essence de mon âme. Ou, plutôt, que mon âme
Est la toute bonté dans un corps qui la blâme.

Mais que me font son blâme et son manque de foi ?
Le corps est l'ostensoir où repose l'hostie,
Et qu'est-ce que le corps, sans l'âme en lui blottie ?

VERS LE REGRET

*À la mémoire de mon amie,
À Marcelle LAFOREST.*

Oh ! moi, qui n'étais pas un faiseur d'élégie,
Moi qui chantais l'amour et les amants pervers,
Me voilà bien forcé de pleurer dans mes vers
Puisque j'ai du chagrin tout le long de ma vie !

PROLOGUE

La mort vient d'emporter dans un coup d'aile altier
La moitié de ma vie.
Depuis je cherche en vain pourquoi l'autre moitié,
Ne l'aurait pas suivie.

Pourquoi l'autre moitié, dans un amour dévot,
Près de sa sœur jumelle,
Ne serait pas allée au calme du caveau
Dormir à côté d'elle.

Pourquoi je suis resté comme un oiseau sans nid
Dans ma chambre sans femme,
Et pourquoi mon corps seul n'a pas vers l'infini
Accompagné mon âme.

J'aurais dû, quand je vis dans la fosse au repos
Descendre ma jeunesse,
Faire un pas et glisser moi-même sans un mot
Auprès de ma maîtresse.

La terre qu'on jeta sur son lit de noyer
Eût été moins sonore.
Et j'aurais fui la vie en écoutant rêver
Ma pauvre amante encore !

I

Ton corps est enroulé dans le drap de lin blanc,
Mais ta voix est sur terre et chante à mes oreilles.
Ne l'écoutez-vous pas qui rôde dans mes veilles
La voix qui m'a bercé trois ans comme un enfant ?

Je la reconnais bien, allez ! sa pauvre voix ;
Et comment pourrait-on, d'ailleurs, ne pas entendre
Une voix qui savait si doucement vous prendre
Et qui parlait de gloire et d'amour à la fois ?

D'où peut-elle venir ? Est-ce de son caveau ?
Ou bien des souvenirs gardés en mon armoire ?
Est-ce du ciel ? ou bien plutôt du purgatoire ?
Du purgatoire ? Oh ! non ! son séjour est plus haut.

Son séjour est celui du Père et de l'Esprit,
Elle grossit là haut le nombre des colombes ;
Elle doit être reine au pays d'outre-tombes,
Et la première assise auprès de Jésus-Christ.

Son règne est arrivé, Jésus changea sa croix
Pour un trône de paix, de fleurs et de lumière ;
Mais toujours bonne amante et toujours bonne mère,
Je reçois d'elle, en don, sa voix, sa pauvre voix.

C'est d'ailleurs mon seul bien, puisque je suis, hélas !
Depuis que tu quittas la terre aigre et rebelle,
Comme un aveugle ayant perdu son chien fidèle,
Ou son paralytique, ou ce que tu voudras.

Fais donc, ô toi qui vis déjà dans la Cité,
O ma divine amante ! ô ma reine ! ô ma sainte !
Fais donc, ô toi qu'un jour j'ai pu croire défunte,
Qu'à ton ordre du jour bientôt je sois cité.

II

Ta voix, ta bonne et douce et pauvre voix me vient
Du ciel ! Où donc est-il, alors, le ciel ? Au faite
Des horizons, ou bien simplement dans ma tête ?
Ou bien simplement dans la Bible du chrétien ?

Où donc est-il ? Où donc est-il ? Et qu'est-ce enfin ?
Qu'est-il ce beau séjour où règne mon amante ?
Ce séjour où chacun vit heureux sous sa tente
Servi par un valet qu'on nomme séraphin.

Oh ! dites-moi, Seigneur, où se dresse l'hôtel
Que vous nous réservez au terme de la vie !
Dites-le moi, Seigneur ! car je meurs de l'envie
De revoir mon amante au pays éternel.

Faut-il un grand voyage, et faut-il être pur
Pour se mettre en chemin vers la terre promise ?
(O Seigneur, si j'implore ainsi votre entremise,
C'est que, de par moi seul, de rien je ne suis sûr.)

O Maître ! quelle est donc la route que je dois,
— Pour atteindre bientôt votre ville lointaine —
Que je dois prendre et suivre et semer de ma peine ?
Car je ne craindrai pas les peines ni les croix.

Je marcherai pieds nus, Seigneur, et, s'il le faut,
Les deux genoux rampants je gravirai les côtes ;
Je serai le forçat qui rachète ses fautes
Avant de pénétrer au palais du Très-Haut.

Je marcherai longtemps si telle est votre loi,
Sans me plaindre jamais et sans jamais maudire,
Les bras toujours tendus vers le céleste empire
Où ma reine m'attend pour que je sois son roi.

Mais quel est le chemin, Seigneur, que je dois prendre ?

III

J'attends depuis six mois votre réponse en vain,
Et si vous l'avez fait jusqu'à ce jour attendre,
C'est que, pour votre ciel, il n'est pas de chemin.

C'est qu'il n'est d'autre ciel que le drap de lin blanc
Que l'on met à chacun pour le départ suprême.
Car vous ne ferez pas, Jésus la Bonté même,
Que je retrouve un jour, ne fût-ce qu'un instant,
La femme qui m'aima trois ans comme un enfant.

IV

La femme qui m'aimait ! Où donc est-elle maintenant ?
Où donc ? puisque mon ciel était une chimère.
Où donc est-elle, Dieu clément,
La femme qui vécut, pour moi, dans la misère
Et qui mourut à l'hôpital atrocement ?

N'est-il pas un pays où le bien fait sur terre
Soit rendu par centuple ainsi qu'on me l'a dit ?
Un pays en dehors de ton vieux paradis
Qui n'est qu'un beau mensonge entouré d'un mystère ?

S'il n'est pas ce pays où sa beauté fleurit,
Ce pays où le pauvre a sa part de jouissance,
Et que je vois comme un pays de récompense
Pour celui qui pleura plus souvent qu'il ne rit ;

S'il n'est pas ce pays de paix et de justice,
Si tous ceux qui s'en vont à jamais dans la mort
Ne doivent pas un jour faire escale en ton port
Pour la ville promise à leur dur sacrifice ;

S'ils n'ont d'autre horizon que l'horizon maudit
Du drap blanc dont on vêt leur éternelle absence,
S'ils n'ont que leur cercueil pour toute récompense,
Mon amante a pour elle un bien beau paradis.

Elle s'en est allée à son nouveau séjour,
Des fleurs dans les cheveux et dans ses mains de cire.
Belle comme au matin de son premier sourire,
Et comme au soir tombant de son dernier amour.

Si bien que n'ayant pas, au lugubre hôpital,
L'habitude de voir une morte aussi belle,
On vint tout un matin défiler devant elle.
On l'aurait plutôt cru prête à partir au bal.

Cependant, elle avait sur sa poitrine éteinte
Un crucifix de bois posé pieusement.
Car elle était chrétienne un peu, dans ses moments,
Et que, s'il est un ciel, Jésus la fera sainte.

Seul, un regret profond des jours trop tôt passés
Jaillissait de son front à mes yeux en délire.
Mais la paix de la mort pouvait pourtant se lire
Sur son cœur de silence et ses deux seins glacés.

Comme alors le soleil pénétrait par la porte,
Pour qu'au fond de sa tombe elle vît de beaux jours,
Nous l'avons, avec elle, enfermé pour toujours,
Ainsi que mes baisers sur ses lèvres de morte.

C'est donc une chapelle et non pas un tombeau
Que nous t'avons donnée au départ de la vie.
Si c'est là tout le ciel, ma défunte chérie,
Bien peu, pour s'endormir, en ont eu d'aussi beau.

V

Mais, si, pour reposer tranquille
Dans la paix de ton caveau noir,
Tu demandes, Petite, à voir
Ceux que tu laissas dans ta ville ;

Regarde, et sois heureuse enfin,
Regarde au sommet de la route
Deux êtres qui s'aiment, sans doute,
Puisqu'ils vont la main dans la main.

Tu sauras qu'à ton heure extrême
Leurs yeux n'étant pas dans les tiens
Pour te déverser leurs soutiens,
Ils n'en ont eu que plus de peine.

Mon Dieu ! J'ai dit : « Ils n'en ont eu ! »
Comme si l'enfant, jeune à peine,
Avait pu comprendre sa peine.
J'ai dit pourtant : « Ils n'en ont eu ! »

C'est que, vois-tu, petite mère,
J'ai dû souffrir pendant un temps
Pour moi-même et pour notre enfant.
Ma douleur fut deux fois amère.

Mais maintenant, mais maintenant
Que tu viens de revoir sur terre
Tes enfants : la fille et le père,
Dors vite petite maman.

Dors, petite maman, dors vite,
Nous sommes-là pour te veiller,
Ne quitte plus ton oreiller,
C'est temps que tu dormes, petite.

Ton cœur a souffert et souffert,
Maintenant il te faut du calme,
Dors, tu dois bien, ma petite âme,
Avoir gagné ta croix de fer.

VI

Tu dois avoir gagné ta croix, je le sais bien,
Pourtant je la voudrais briser comme une paille,
Ta croix de fer qui me rappelle la bataille
Où la mort, dans un cri, t'arracha de ma main.

Cependant deux grands jours j'ai su lui tenir tête,
Je suis resté dressé deux jours entre elle et toi ;
Mais elle était la Force et moi j'étais le Droit :
Elle me vainquit donc et tu fus sa conquête.

C'est en signe vainqueur qu'elle a planté sa croix
Sur ta tombe où je vais passer tout mon dimanche.
C'est pour cela que je voudrais, telle une branche,
La faire à mon genou craquer comme du bois.

Mais je ne l'ai pas fait par crainte de mal faire,
Car j'aurais pu, sur toi, ranimer le courroux
De quelqu'un qui, peut-être, est au-dessus de nous,
Et ma vengeance, alors, a préféré se taire.

Et je ne l'ai pas fait car je sais que l'été
Un oiseau quelquefois vient s'y poser et chante ;
Et que je me souviens que tu semblais contente
Quand un oiseau venait près de toi pour chanter.

Oh ! dans l'embrassement de ses deux bras funèbres,
As-tu la paix de l'âme et le repos du cœur ?
Oh ! je tremble en songeant que tu peux avoir peur
Quand les pins, sous le vent sifflent dans les ténèbres.

Mais attends que le siècle ait fait encore un tour,
Nous ne souffrirons plus alors notre torture,
Car, puisqu'en ses malheurs on croit à l'Écriture,
La trompette viendra nous réveiller un jour.

Nous nous reconnaitrons malgré la foule et l'âge,
Moi, j'aurai le regard de ton amour hanté,
Tu n'auras qu'à tenir en main, de ton côté,
Le cœur que tu m'as pris au seuil de ton voyage.

Et nous nous en irons aux déserts les plus loins
Afin de nous conter dans le silence austère
L'histoire de nos jours passés six pieds sous terre,
Et de n'avoir que nous comme amis et témoins.

VII

Mais d'ici là, mon Dieu ! d'ici que ce jour vienne,
Je vais avoir le temps de mâcher mon chagrin,
Je vais avoir le temps de chercher, le matin,
La tête qui dormait les nuits près de la mienne.

Je vais avoir le temps de suivre tout au long
Tes heures d'hôpital et ta brève agonie,
Et de baiser longtemps, de ma bouche amaigrie,
Ce que j'ai pu garder de tes chers cheveux blonds.

Je vais avoir le temps de revoir dans mes veilles
Cette salle aux lits blancs qui prenait, dans le soir,
L'aspect lugubre et froid d'un vaste reposoir
Où la mort s'entendait en prêtant bien l'oreille.

Et je me redirai tes paroles longtemps ;
Paroles de bonté pour tes compagnes blêmes,
Paroles où toujours tu t'oubliais toi-même
Afin de mieux pleurer sur les autres lits blancs.

Je me la redirai ton admirable plainte,
Lorsque penchant vers moi le corps que je devais
Plier dans le drap blanc moins de trois jours après,
Tu syllabais déjà de ta voix presque éteinte :

« Regarde, mon ami, là-bas, celle qui pleure,
« C'est une jeune fille, elle donne à chaque heure
« Un coup d'aile de plus vers le pays d'En-Haut.

« Regarde à mon côté, cette plus jeune encore,
« L'interne nous a dit que ce serait très beau
« Si la pauvre, demain, voyait poindre l'aurore. »

Eh toi ! sur qui la mort s'apprêtait à descendre,
Combien de clairs matins te restait-il à voir ?
Combien te restait-il à contempler de soirs ?
Combien te restait-il de baisers à me rendre ?

O toi qui t'en allas au soleil de midi
Sans avoir attendu l'heure de ma visite !
O toi qu'indignement l'on traite de maudite
Bien que tu n'aies traité ton prochain de maudit !

Quel était donc l'amour qui brûlait dans ton âme,
O toi qui n'as jamais gémi contre le sort !
Pour qu'à trente ans à peine, aux portes de la mort,
On entendît ta voix pleurer sur d'autres femmes ?

VIII

O toi ! qui n'as pas eu pourtant de lit de mort !
O brebis qui n'a pas expiré près du pâtre !
Mais que j'ai retrouvée au grand amphithéâtre
Parmi des morts anciens et d'autres morts encor !

O toi ! que l'on put voir sinistre et toute nue
Sur la dalle où mourait ton flot de cheveux fous,
Et dont les doigts portaient la trace des bijoux
Que l'on t'avait ravis, sitôt l'âme rendue !

O victime innocente et douce de ton cœur !
Pardonne à ton amant d'avoir été te prendre
Au sein de ta province et de ton foyer tendre
Pour te conduire au jour de la ville où l'on meurt.

Pardonne à notre amour d'avoir su nous atteindre,
Car il était si grand, car il était si fort,
Que la terre qui pèse à présent sur ton corps
Ne l'a pas étouffé ni ne saurait l'éteindre.

O toi ! Morte à jamais toute vivante en moi !
Je te crie au travers de la mort que je t'aime,
Et que, mort à mon tour, je t'aimerai quand même,
O Morte que je sens toute vivante en moi !

IX

L'HORLOGE

L'horloge qui trouvait écho dans sa voix tendre,
Sonne toujours pareil sans se douter jamais
Que je suis maintenant seul à pouvoir l'entendre.

L'horloge ne sait pas qu'elle fait désormais
A chaque tintement pleuvoir un peu de cendre
Sur mon cœur où, déjà, la cendre fait sommet.

S'aperçoit-elle même, en frappant sa cadence,
Qu'autrefois on comptait ses coups de timbre à deux,
Mais que, depuis l'hiver, elle sonne en silence ?

O voix de ma jeunesse et de mon âge heureux !
Pourquoi n'es-tu plus là pour m'épeler les heures
Qui descendent le soir du cadran lumineux ?

Pourquoi, lorsque minuit par douze fois m'effleure,
Pourquoi ne plus entendre, ainsi qu'auparavant,
Ta voix répercuter ses coups dans ma demeure ?

Mon Dieu ! vous auriez dû me faire indifférent
Pour qu'au timbre argentin de l'horloge de ville
Mon cœur ne souffrît pas en se remémorant !

Vous l'auriez dû, mon Dieu ! car la douleur servile
Est là qui me tourmente et fait de moi son jeu
Sitôt qu'une heure tombe et chez moi se faufile.

Car la voix qui chauffait mon cœur comme du feu
Me repaile et me dit : « C'est telle heure qui sonne,
Si nous sortions un peu ? » Puis nous sortions un peu.

Et pendant que le chat sur mes genoux ronronne,
Douce, la voix reprend : « Il faut songer, petit,
« Que je suis ta maîtresse aussi bien que ta bonne.

« C'est le quart, tu devrais être déjà parti.

« Tes amis, au café, t'attendaient pour six heures.

« Tu viendras me reprendre à sept heures, petit ! »

Est-ce ta voix, ô morte ! Est-ce que je me leurre ?
Car je l'entends, tu sais, et je l'entends très bien,
J'entends la même voix dans la même demeure.

Ecoute-là, plutôt : « Petit, tu ne fais rien,
« Tu me parais souffrir et me caches ta peine,
« Ne suis-je plus pour toi ton bon ange gardien ?

« Tu n'as pas travaillé depuis l'autre semaine ;
« Quel est donc le chagrin qui mûrit dans ton cœur
« Et la mauvaise main qui t'en lança la graine ?

« Quel est donc ton remords ou quelle est ta rancœur ?
« Tu ne me dis plus rien. Aurais-je cessé d'être
« Ta sœur de charité, ta sœur, ta grande sœur ?

.

« Et c'était pour cela que tu voulais te mettre
« L'esprit à la torture et le cœur à l'effroi ?
« Et c'était pour cela Pour beaucoup moins, peut-être !

« O petit ! mon petit qu'un rien met en émoi !
« Laisse donc l'avenir apporter sa semence !
« Va ! le premier regret ne viendra pas de moi ! »

Et cette voix reprend parfois ses confidences :

« Sais-tu que je serai bien heureuse le jour
« Où les gloires auront germé de tes souffrances.
« Le jour où le laurier à ton front sera lourd,
« Et laissera, semblable au branchage du lierre,
« Ramper ses feuilles d'or au long de notre amour.

« Ah ! ce jour-là, mon cher petit, je serai fière ! »

La voix qui me lançait ainsi des grains d'espoir,
Se prenait, quand pour nous sonnait l'heure dernière
Et qu'au bras l'un de l'autre on berçait notre soir,
Se prenait, quand le calme étendait ses deux ailes
Sur notre enlacement et notre couple noir,
À me parler de sa petite tourterelle,
De l'enfant que j'avais fait jaillir de son sein
Pour jeter en pâture à la foule rebelle.
Et sa voix était douce, alors, comme sa main :

« Que fait notre Jésus par cette nuit sercine ?

« Dort-il, au moins, notre petit Nazaréen ?

« Mon Dieu ! si seulement j'étais un peu certaine

« Que cette paysanne embrassât notre enfant,

« Non pas, certe, en maman, mais au moins en marraine.

« Si je savais, vois-tu, qu'elle eût le sentiment
« De lui parler parfois de sa lointaine mère,
« Je sentirais mon cœur moins lourd assurément.

« Mais le jour de revanche est proche, je l'espère.
« N'est-ce pas qu'il viendra ce jour où nous aurons
« Entre nous deux l'enfant né sur notre calvaire ? »

Eh non ! ce jour ne viendra pas ! Ce : « nous aurons »
Me sonne en ce moment comme un glas aux oreilles,
Car jamais, maintenant, jamais nous ne pourrons,

Celle qui me parlait de lui pendant mes veilles,
Et moi sur qui le sort posa son doigt fatal,
Surveiller tous les deux notre enfant qui sommeille :

La maman étant morte un jour à l'hôpital.



Et par dessus les toits, et par dessus la ville,
L'horloge chaque jour me rappelle l'antan :
Et plus je suis troublé, plus l'horloge est tranquille,
L'horloge que rudoie et balance le temps.

X

J'AI REVU L'HOPITAL

J'ai revu l'hôpital et c'était dans la nuit.
Je m'en allais tout seul promener mon ennui
Sans songer que par là ma maîtresse était morte.
J'allais, quand j'aperçus les globes de la porte.
Oh ! le frisson d'hiver, qu'en mon cœur tressaillant,
Fit courir, tout le long, l'aspect de ce mur blanc !
Oh ! ma douleur subitement ressuscitée !
Oh ! ma douleur, que mon âme avait abritée
Pendant dix mois, tant bien que mal, et qui venait
De refleurir, comme font les bourgeons en mai !

Les deux globes de feu répandant leur lumière,
Me montrèrent bientôt la maison tout entière.
C'est alors, qu'impudent, le souvenir tout nu
Se dressa comme une ombre et que j'ai tout revu.

D'abord, la salle froide à la porte vitrée
Où l'interne signa sa feuille de rentrée ;

Et le long corridor, péniblement suivi ;
Et les trente degrés de l'étage gravi ;
Et le dortoir immense, où jeune fille et femme,
Rejetaient vers le ciel leurs poumons et leur âme ;
Et la garde en bonnet, qui, malgré sa bonté,
N'a pas su remplacer la sœur de charité.
La garde qui lança, de sa voix la plus calme :
« Monsieur, vous pouvez dire au revoir à madame ».
Et le départ, et ses yeux de douleur si pleins
Qu'au-dessus des lits blancs, ils pleuraient dans les
| miens.

Puis enfin, dans la nuit à mes chagrins propice,
Mon ombre qui rôda tout autour de l'hospice ;
Et le triste retour à la maison surtout.
Et puis, ce n'est pas tout, et puis, ce n'est pas tout :
Et le jeudi suivant, la première visite,
Si lente, si cruelle et pourtant si petite ;
Et la visite encor le dimanche d'après ;
Et la pauvre sachant très bien que je viendrais
Le premier de tous ceux ayant là des parentes,
M'attendant sur son lit, assise et grelottante.
« Tu sais, me disait-elle, en ranimant sa voix,
« Tu sais que l'on m'appelle, ici, Madame Trois,
« Car mon lit, dans le rang, regarde, est le troisième. »
Et puis elle appuyait sa tête sur la mienne.

Elle vécut encor cinq longs jours d'hôpital,
Puis elle apprit enfin qu'elle était au plus mal.
Alors elle me dit de sa voix de mourante :

« Attends au moins un an, pour prendre une autre
[amante ! »

Et, comme l'heure allait sonner du dénoûment,
Les yeux un peu mouillés, tremblante et doucement,
Portant ses doigts jolis sur sa bouche encor belle,
Elle fit un baiser : « Pour ma fille » dit-elle.

Et puis ce fut la mort, la mort au fard hideux,
Qui noircissait sa lèvre et qui cernait ses yeux.
Et puis ma bouche à moi sur sa bouche quand même,
Car, jusque sur la mort, quand j'aime, il faut que
[j'aime ;

Et puis l'amphithéâtre où le gardien des morts,
De cadavre en cadavre a retrouvé son corps...

Souvenir ! souvenir à la douleur hurlante !
Je vous sentis couler comme une huile bouillante,
Je vous sentis couler si fort que, dans le soir,
J'ai percé les murs blancs d'un cri de désespoir.

XI

TOUSSAINT

C'est le jour où tous ceux qui sont restés debout,
Vers ceux qui sont couchés, s'en vont les mains fleuries.
Le jour où l'on va voir des tombes bien garnies,
Et non les en-allés qui dorment au-dessous.

Je n'irai pas la voir, pendant ce jour, la mienne.
Pour s'aller promener, il est d'autres jardins.
Je laisserai couler le flot des citadins,
Qui, de ce jour, ont fait une fête païenne.

C'est la fête des morts, dites-vous ? Mais c'est faux !
Mais c'est faux ! car les morts n'auront jamais de fête
Car c'est vous, les vivants, qui la leur avez faite,
Afin de vous offrir un passe-temps nouveau !

Mais pourquoi donc, mon Dieu ! dépenser tant de vie !
Que m'importe, après tout, ce que font les vivants ?
Puisque je n'irai pas, ce jour, grossir leurs rangs,
Puisque je resterai dans ma chambre garnie.

Et puis, pour la revoir, ai-je besoin, d'ailleurs,
D'aller au cimetière ou d'attendre une fête ?
A-t-elle été pour rien l'amante d'un poète ?
Et n'est-elle enterrée au caveau de mon cœur ?

XII

L'ANNIVERSAIRE

Il va venir... il va venir... à petits pas,
O mes amis ! ne parlez pas, ne parlez pas !
O mes oiseaux de mon jardin il faut vous taire !
Il va venir, il va venir l'anniversaire !
Oh ! pas de bruit, oh ! pas de bruit car il est là,
Et je ne voudrais pas que du bruit le troublât.
Je veux le voir monter de son puits tumulaire,
Et l'attendre, en Romain, comme un jour ordinaire.
Je ressentirai mieux, ainsi, sans m'effrayer,
Jusqu'où l'intensité d'un regret peut aller.
Mais pour cela, mes doux oiseaux, il faut vous taire.

Oh ! le voilà, le voilà son anniversaire !
Il est tout pâle, il est tout triste, il est tout blanc
D'avoir, pour me rejoindre, erré pendant un an.
Ah ! comme il m'environne et comme il me pénètre !
Il a, dans un brouillard, enfermé tout mon être,

Et je me sens en lui si bien enseveli,
Que je voudrais me perdre à jamais dans son pli.
Comme il me couvre bien de ses ailes entières !
Et qu'il a su fermer pleinement mes paupières !
O toi ! mon généreux et mon plus tendre ami !
Toi, qui, dans mon passé, m'a si bien endormi !
Ne garde pas ainsi, dans ta main menaçante,
Pour mieux l'interroger, ma tête languissante ;
Je sais trop faible encor pour soutenir l'assaut ;
Mais courbe tes bras forts pour m'en faire un berceau.

— Je courberai mes bras puisque tu le demandes
Et je te donnerai mes baisers pour offrandes ;
Et je te donnerai, couché dans mes bras forts,
Près de ton corps à toi, le rêve de son corps ;
Et je ferai pour toi tout ce que l'on peut faire
Car, pour toi, je veux être un bon anniversaire.

— Je crois sincèrement, ô mon grand donateur,
Avoir bien mérité tes marques de faveur.
Car si, depuis un an, je suis tombé sans cesse
Dans mes péchés, dans mes défauts, dans ma faiblesse,
Et si j'ai traversé mes chagrins en chantant,
Je ne l'ai jamais fait de mon cœur consentant.
Si, poussé, certains soirs, par un vent de tourmente,

J'ai volé des baisers au hasard de l'amante,
Je les ai toujours pris sans cœur reconnaissant,
Comme un moineau siffleur prend du pain au passant

Oh ! j'ai péché, bien sûr ! Car je suis, dans la vie,
Celui qui ne sait pas résister à l'envie ;
Je suis le pénitent qui, malgré ses grands mots,
N'a jamais fait honneur à son ferme propos ;
Je suis le faible d'âme et la proie éternelle
De tout ce qu'un hasard fait luire à ma prunelle ;
Et je serai toujours, poursuivant mon destin,
L'esclave involontaire et soumis de l'instinct.

C'est pour cela que j'ai péché plus qu'on ne pense.
C'est pour cela, peut-être aussi, que j'ai trouvé
Dans le cœur de chaque homme une même indulgence.
C'est pour cela que, ton jour étant arrivé,
Et ne voulant, pas plus qu'eux tous, être sévère,
Tu me pardonneras, ô mon anniversaire !

Et, m'ayant pardonné, tu me dorloteras
Afin de m'endormir au berceau de tes bras.
Et tu feras revivre et chanter dans mes rêves
Le temps où je trouvais toujours les nuits trop brèves ;
 Le temps où mon baiser,
En s'envolant joyeux, savait où se poser,

Où mon étreinte était généreuse et sincère,
Et le temps où mon front, fatigué d'incertain,
Sentait passer sur lui la douceur d'une main.

Tu peux bien m'exaucer, ô mon anniversaire !

VERS LE RÊVE

I

Pour qu'elle puisse s'envoler
Près de mon amante,
Ecoutez-moi, je vais parler
De ma voix qui chante.

Ecoutez bien, écoutez bien
Ce que je vais dire,
Et vous saurez après combien
Naïve est ma lyre :

« Madame, voilà plus d'un an
Que dure l'absence,
Je trouve que c'est suffisant,
Revenez en France.

Vous avez eu le temps de voir
Vos îles lointaines ;
Quittez l'étranger dès ce soir,
Ou je fais des miennes.

Un mois, deux mois... ça passe encor,
Mais tout une année !
C'est se moquer, mon agneau d'or,
De ma destinée.

Aussi je vous dis, galamment,
Laissez ce voyage,
Je ne réponds plus autrement
De mon saint veuvage.... »

Mon agneau n'est pas revenu
Malgré ma menace.
Ma voix n'aurait-elle pas su
Retrouver sa trace ?

Pour qu'elle ne m'entende point
Crier de la sorte,
Mon Dieu ! qu'elle doit être loin
L'île qui la porte !

II

Pour t'attendre plus sûrement,
Je pars habiter la campagne.
Notre fillette m'accompagne,
Le chat me suit également.

Nous choisirons un humble chaume,
Loin de la route et près d'un bois,
Où l'odeur des champs, vers nous trois,
Montera le soir comme un baume.

Lorsque j'aurai tout préparé,
Je ferai belle la petite,
Et l'enfant comprendra bien vite
Pourquoi j'ai voulu la parer.

Nous quitterons notre chaumière
Avec au cœur un peu d'émoi.
Nous serons gais, ma fille et moi,
Le chat nous suivra par derrière.

Arrivés au bout du chemin,
L'enfant me dira : « Père, écoute ! »
Tes pas sonneront sur la route.
Alors nous te verrons soudain.

Et malgré l'épaisse poussière,
Florise te reconnaissant,
S'écriera : « Voilà ma maman !
Je veux l'embrasser la première. »

Et notre enfant ira tout droit
Se jeter contre ta poitrine,
Et moi je crierai : « Ma divine !
Enfin c'est toi ! c'est toi ! c'est toi ! »

Et le chat te fera la fête,
Et tu nous embrasseras bien,
Et tu diras : « C'est bien les miens,
C'est bien ma fille et mon poète ».

Et tu diras : « Ô mes aimés !
O mon amour ! ô ma chérie !
Pardonnez-moi, je vous en prie,
Je ne repartirai jamais ! »

III

Puisque te voilà de retour,
Reprends ta place favorite.
Assieds-toi près de la petite
Et près de ton donneur d'amour.

Ecoute l'enfant qui te cause :
— Maman, maman, dis-moi tout bas
Si de ton voyage là-bas
Tu me rapportes quelque chose ?

Où donc était-il ton pays ?
Il était loin, mère, sans doute,
Puisque tu fis dix mois de route
Pour revenir vers tes chéris ?

— Il était loin, oui, ma petite,
Mais il était plus triste encor !
C'est du grand pays de la Mort
Que je reviens t'embrasser vite.

— Que voit-on dans ce pays-là
Pour qu'il soit si triste, ma mère ?
On y voit donc tant de misère ?
On en voit donc tant que cela ?

— On n'y voit rien, petite reine,
Mais toutes les nuits on entend
Haineusement siffler le vent.
Et j'avais peur de tant de haine.

— Tu tremblais bien, pauvre maman !
Alors pourquoi mon petit père,
Lui, ne l'aurait-il pas fait taire
Puisqu'il te faisait peur ce vent ?

— Belle petite âme ingénue,
Ne parlons plus des anciens jours
Puisque me voici de retour.
Si je n'étais pas revenue ?

— Oh ! mais, petite mère, alors,
Si tu n'étais pas revenue,
J'aurais bien su trouver la rue
Qui conduit au pays des morts ! »

Alors ? Alors ? Alors ? Alors ?

IV

Elle aurait su trouver la rue
Qui conduit au pays des morts !
Alors, alors, alors, alors,
Pourquoi, moi, ne l'ai-je pas vue ?

— Ne te plains pas, ô mon amant !
Tu troublerais l'heure présente,
Elle est si douce à ton amante !
Oh ! laisse donc parler l'enfant !

— Maman, petite maman rose,
Je te demandais ce matin
Si, de ton voyage lointain,
Tu me rapportais quelque chose ?

— Je te rapporte mes doigts fins
O ma blanche petite agnelle !
Je te rapporte mes doigts fins
Qui te serviront de pantins,

— O ma petite maman rose !
Qu'il est joli, ce quelque chose !

— Je te rapporte mes yeux noirs
O ma gentille tourterelle !
Je te rapporte mes yeux noirs
Qui te serviront de miroirs.

— O ma petite maman rose !
Qu'il est joli, ce quelque chose !

— De plus, voici mes cheveux blonds,
O ma sainte petite hostie !
De plus, voici mes cheveux blonds,
Où tes perles s'enfileront.

— O ma petite maman rose !
Qu'il est joli, ce quelque chose !

— Et puis encor, voici mon front,
O petite enfant de Marie !
Où tes baisers, comme un ballon,
Où tes baisers rebondiront.

Et puis enfin ma voix mystique
Qui te servira de musique.

— « Papa ! papa ! cria l'enfant,
Viens voir tout ce que l'on m'apporte,
J'ai des joujoux de toutes sortes,
Papa ! papa ! maman ! maman ! »

Je vins, mais je ne vis personne,
Ni ma fille et ni sa maman.
Pourtant j'entendais, par moment,
Le bruit d'un baiser qui résonne.

Où sont-ils donc tous ces joujoux ?
Et d'où vient ce bruit qui m'enlève ?
Est-ce ma pauvre enfant qui rêve ?
Ou plutôt moi qui deviens fou ?

FLORISE

FLORISE

I

Le long de la grand'route où je me suis perdu,
J'ai semé, comme un lis, une fillette blonde.
Ses yeux noirs sont si grands, que, l'autre jour, j'ai cru
En en faisant le tour, faire le tour du monde.

Je la nomme Florise. Et si j'aime ce nom,
C'est qu'il rappelle bien, autant qu'on en convienne,
La douceur de ma mère et celle de la sienne.
Et que Florise est à lui seul une chanson.

Elle a le corps plus blanc et plus fin que l'ivoire ;
Elle est petite, si petite, que je crois
Qu'elle ferait un couple avec mon petit doigt.
Elle est petite, je vous dis, à n'y pas croire.

Je ne sais pas ce que plus tard elle sera,
Mais à deux ans à peine elle est grave déjà.

Je ne sais pas pourquoi son front paraît sévère ;
Si c'est d'avoir foulé la tombe de sa mère,

Si c'est d'avoir compris, à sa façon, combien
Mon regard s'altérerait en déchiffrant le sien.

Si c'est d'entendre en elle, et d'en être surprise,
La voix qui, dans la mort, a prononcé : Florise.

Ou bien, si, simplement, comme je le prévois,
C'est qu'elle a vu le jour sur un chemin de croix ?

Quand elle sera grande elle viendra me dire
Si je m'étais trompé sur son âme d'enfant.
Et si j'avais vu juste, un soir, en découvrant
Qu'un regret s'endormait au creux de son sourire.

Quand elle sera grande autant que je le suis,
Je serai jeune encor au sein de l'existence.
Et peut-être qu'alors j'aurai pour récompense
La palme qu'à présent pour elle je poursuis.

Si j'ai le rameau vert, elle en aura la gloire,
Mais si je sombre en route, oh ! qu'elle ait la bonté
De devenir un peu ma sœur de charité.
Mon vin de naufragé sera moins dur à boire.

Mais que je sombre ou non, quand elle aura vingt ans,
Ma fille sera bonne à tous ceux de la terre.
Elle aidera le pauvre à monter son calvaire,
Et sa main sera douce au front des indigents.

Et son cœur sera large à toute la souffrance.
Femme libre, elle ira par les sentiers battus,
Laissant à d'autres mains les communes vertus,
Semer la charité, l'amour et l'indulgence.

Puis, lors de son retour à mon foyer, les soirs,
Après avoir rempli sa tâche journalière,
Elle me dira : « Père ! embrasse une guerrière
Qui vient de vaincre encor deux nouveaux désespoirs. »

Et ceux qui m'ont blâmé me porteront envie
De me savoir poète et content comme un roi.
Car n'être que poète est le rêve pour moi
Qui n'aime pas avoir affaire avec la vie.

Comme elle sera grande et sage en même temps,
Je n'aurai plus besoin d'être ni grand ni sage.
Alors, changeant pour moi les règles du ménage,
Elle sera la mère et je serai l'enfant.

II

Quand vous promèneriez mon enfant au jardin,
Vous ferez bien en sorte, en passant près des roses,
Que le bois épineux n'égratigne sa main.

Vous tâcherez aussi que les portes soient closes,
Car il ne faudrait pas que l'enfant s'en allât
Porter ses jeunes pas dans le hasard des choses.

Vous veillerez surtout près du bassin. C'est là
Que vous devrez avoir le plus de vigilance,
Car l'eau des cygnes blancs plus d'une en exila.

Vous ne condamnerez jamais son exigence.
Si ma fille se traîne en plein sable, il faudra
La laisser se traîner autant qu'elle voudra.

Quand pour sortir du parc on sonnera la cloche,
Si l'enfant ne veut pas rentrer à la maison,
Vous braveriez du garde et la voix et l'approche.

Quand son plaisir sera de fouler le gazon,
Ou d'effeuiller des fleurs, vous la laisserez faire,
Et vous lui donnerez, sur tous les points, raison.

Il faudra la laisser saccager le parterre,
Ou crever son ballon, ou briser son cerceau,
Si telle est son envie unique et passagère.

Quand elle arrachera de rage son chapeau,
Ou qu'elle frappera le banc de sa bottine,
Vous lui direz tout bas : « Ce n'est pas comme il faut ».

Comme déjà l'orgueil à ses trois ans confine,
Elle comprendra mieux, en lui parlant ainsi,
Que si vous lui rendiez bottine pour bottine.

Vous aimerez ses dons et ses défauts aussi ;
Vous ne la gronderez même pour un empire,
Même quand vos gros yeux n'auront pas réussi.

Alors, la nuit venue, à l'heure où tout soupire,
Vous serez bien payés de toutes vos douceurs
En entendant de loin son clair éclat de rire

Qui se prolongera jusqu'au fond de vos cœurs.

III

Que voulez-vous ! on dit toujours à ces enfants
Que c'est leur plus bel âge et leurs plus doux moments
Alors il faut leur faire un bonheur sans nuage.
Lorsque vous les grondez, c'est beaucoup pour leur âge
Ce qui n'est rien pour nous, est un chagrin pour eux.
Il faut songer qu'ils ont leur âme dans leurs yeux,
Et que, leurs yeux pleurant, c'est leur âme qui saigne.
Il ne faut pas de loi pour un si petit règne.
Il faut qu'ils soient chez nous comme un oiseau dans l'air
Libres comme la voile au souffle de la mer.
O gardiens de ma fille ! Ayez ce cœur pour elle,
Laissez-la s'envoler au hasard de son aile,
Soyez larges toujours, faibles même, au besoin,
Puisque sa mère est morte et que son père est loin.

POÈMES A MA MÈRE

I

LA CONFESSION DE L'ÂME

Ce que je vais conter est doux comme un enfant.

Par un beau soir du mois, recueilli sur un banc,
— Que je signale à ceux qui cherchent le grand calme —
Je m'étais sacré prêtre et confessais mon âme.

Le feu sacré du bien, en elle, était éteint.
La pécheresse blanche avait souillé son teint
Par une promenade au pays des jouissances.
Elle avait, sans compter, fait de larges dépenses
De l'amour, qu'en naissant on lui avait donné.
C'est de cela que je venais la pardonner.

Dans l'impatience,
Elle attendait la grâce aux pieds de ma conscience.
Et le confessionnal indulgent de mon cœur
N'avait jamais vu pénitente
Plus repentante.
Elle était l'encensoir d'où montait la ferveur.
Le regret des fautes commises
Était tombé sur elle ainsi qu'un voile épais.
Mon âme était allée au devant de la paix
En savourant déjà l'indulgence promise.

Quand elle eut médité pendant une heure ainsi,
Grave, elle commença les aveux que voici :

« Au nom du Père,
« Au nom du Fils et de l'Esprit.
« J'ai péché par jeunesse et par goût, mais j'espère
« En la bonté de Jésus-Christ,
« Comme au pardon de son vicaire.
« J'ai péché par défi, par besoin, mais je sais
« Que par le drame du calvaire
« Mes péchés seront effacés.
« Christ oubliera que j'ai dû lui jeter l'insulte
« Quand il saura que j'ai gardé,
« Malgré ceux qui voulaient me le jouer aux dés,
« Le culte inlassable d'un culte. »

Mon âme à ce moment laissa tomber la main
Qui, jusqu'ici, faisait un masque à son visage ;
Et, s'appuyant du front aux barreaux du grillage,
Me fit ce bel aveu de son culte d'airain :

J'ai conservé brûlant comme au temps du jeune âge,
« Au temps où je portais des robes de lainage,
« Où mes cheveux dorés retombaient sur mon cou,
« Comme en ce temps, j'ai conservé par dessus tout
« La foi dans la famille et l'amour de ma mère.
« Cet amour que j'ai tu ne se peut toujours taire,
« Aussi je vous le donne en rachat des erreurs
« Dont j'ai marqué ma vie et mon front de pêcheur.
« Cet amour de ma mère était un lac immense
« Où, les jours de douleur, je baignais ma souffrance.
« C'était la bonne plage, où je venais, l'été,
« Fidèle pèlerin, prendre un peu de santé.
« Cet amour était grand comme un nom de victoire,
Il m'était aussi doux qu'un prélude de gloire,
« Et quand je descendais vers lui, sur son appel,
« J'étais beau comme un prêtre au pied de son autel.
« Au milieu des cahots nombreux de l'existence,
« Malgré les Forts, malgré le vent de l'inconstance,
« Je l'ai toujours porté comme un Saint-Sacrement,
« Voilà ce que j'oppose à mon égarement. »

Et mon âme attendit en se voilant la face.
Pendant que j'absolvais la pénitente en grâce,
Et que l'air frais du soir incitait au repos,
Sainte, elle se plongea dans son ferme propos
En me disant tout bas d'une voix calme et claire :
« Je te demanderais de porter à ma mère
« Ces aveux que, depuis longtemps, je lui devais. »

Je choisis, pour cela, le jour que vous savez.

Août 1905.

II

A L'INTÉRIEUR D'UNE ANNÉE

C'est aujourd'hui que je dois vous écrire à part.
Ma lettre me fera sans doute coucher tard,
Car, lorsqu'en écrivant mon âme s'interroge,
Je ne regarde pas la marche de l'horloge.
Si je vous avertis, mère, c'est que je crains
Que mon cœur, une fois parti, n'ait plus de freins.
Donc, depuis que mon âme à vous s'est confessée,
La cendre du passé d'un an s'est entassée.
C'est ce mont que, ce soir, nous tenant par la main,
Nous allons parcourir sans guide et sans chemin.

Qu'avons-nous bien laissé sur ce mont là nous autres ?
De mon côté, je crois, comme d'ailleurs du vôtre,

Nous ne trouverons pas la trace d'un bonheur.
Alors, qu'avons-nous bien laissé sur la hauteur ?

Nous y avons laissé, dans un vent de détresse,
D'abord, vous, votre mère, et puis moi, ma maîtresse,
Si bien que, de nous deux, on peut voir maintenant
Votre doux fils sans femme et sa « mé » sans maman.
Ne nous étonnons plus, alors, si, dans la vie
Nous allons au hasard de la pente suivie.
Nous sommes de ceux-là dont tout est mort en eux :
La croyance à la terre et la croyance aux cieux ;
De ceux-là qui s'en vont, les boulets aux chevilles,
Sur la route où la mort leur ouvrira ses grilles.

Qu'avons-nous bien laissé sur la hauteur encor ?
(Si je fais avec vous le tour de notre sort,
C'est qu'à deux le chemin paraîtra moins pénible).
Qu'avons-nous donc laissé sur ce sommet terrible ?

Nous y avons laissé, dans notre désarroi,
Nos cœurs hurlant ainsi que des chiens aux abois.
Nos cœurs martyrisés et nos âmes errantes,
Veuves cherchant en vain leurs deux pauvres parentes
Et, pour bien leur marquer notre fidélité,
Moi, ma jeunesse entière, et vous, votre santé.

Nous avons tant laissé que nous voilà semblables,
A Jean le Bien Aimé, retiré dans les sables,
Que nous voilà plus nus que Jean du Paradis
Qui possédait au moins sa toison de brebis !
Nous avons tout laissé, nous, sur le mont funeste.
Le regret de nos morts, c'est tout ce qui nous reste.

Pourtant, montons plus haut sur la montagne encor.
Mère, n'y voyez-vous pas briller un point d'or ?
Quelle est cette lueur qui s'élève et se cambre ?
C'est ma fille Florise et ses beaux cheveux d'ambre,
Et ses deux yeux qui font, au travers des dangers,
Les suprêmes signaux à nos cœurs naufragés.
C'est ma fille Florise et ses deux mains levées
Vers l'espoir qui descend à larges envolées
Poser ses rayons bleus sur son front innocent.
Montons donc, maintenant, puisque l'espoir descend.

Montons chercher l'espoir qui s'abat sur la cime,
Arrachons nos regards des herbes de l'abîme,
Arrachons nos penses des gouffres de la mort
Et nos cœurs déchirés de la dent qui les mord.
Arrachons et montons vers l'étoile qui brille,
Vers l'espoir nouveau-né, vers Florise, ma fille.

Nous formerons à quatre un foyer de douceur :
Père sera l'ami, vous, vous serez la sœur.
Dans notre maison franche aux amitiés robustes,
Nous jouirons du silence et de la paix des justes.
Vous aurez, père et vous, deux délices d'enfants,
Bien sages, bien soumis et bien obéissants.
J'écrirai quelques vers, le soir, à la chandelle,
Pendant que vous ferez vos carrés de dentelle.
Père, de son côté, près d'un bon feu de bois,
Relira son journal pour la deuxième fois,
Ou bien fera jouer l'enfant à pigeon-vole.
Quelquefois, à mon tour, je lui ferai l'école.
Mais, comme vous serez plus sérieuse que nous,
Vous viendrez la chercher sur l'un de nos genoux
Quand l'heure sonnera du sommeil et du rêve,
Vous nous direz alors : « Allons ! je vous l'enlève,
Vous êtes plus enfant que ma fille, vous deux. »
Puis, avant qu'en vos bras elle ait fermé les yeux,
Droite, vous lui ferez dire un bout de prière
Pour le repos certain de l'âme de sa mère.
(Ainsi vous apprendrez à devenir grand'mère).

Redescendons de la montagne, maintenant.
Et, pèlerins guéris, prenons le chemin blanc.
Fuyons par les sentiers bénis de l'espérance
En semant, tout le long, notre ancienne souffrance.

Laissons choir à nos pieds l'urne de nos regrets ;
Que joyeux soit pour nous le fracas de son grès ;
Et que le chemin blanc nous conduise à la ville
Où nous reformerons notre foyer tranquille.
Notre enfant marchera quelques pas devant nous,
Le chemin sera long, mais il sera plus doux.
Nous ferons, par moments, halte près des fontaines
Pour noyer, s'il le faut, le restant de nos peines.
Et nous repartirons de nouveau vers l'espoir.

En attendant, arrêtons-nous ici ce soir ;
Et prenez nos deux mains dans les vôtres, ma mère,
Goûtez à votre tour tous les fruits de la terre,
L'heure en est arrivée et les fruits sont bien mûrs,
Oubliez que les ans vous ont été si durs
Et que le poids du ciel pèse sur votre tête.
Reposez-vous entre l'enfant et le poète,
Et regardez en eux le bonheur s'incarner.
Vous passerez ainsi la nuit sans leur causer.
Et vous aurez souvent de ces heures bénies,
Car nous sommes encor si jeunes dans la vie,
Que nous n'atteignons pas, même en nous unissant,
L'âge auquel on a droit d'avoir un cheveu blanc.
Je ne parlerai pas moi-même davantage,
Et Florise, malgré ses deux ans, sera sage.

Nous penserons peut-être, ensemble, seulement,
Que vous n'avez pas l'air d'être une grand'-maman.
Alors nous poserons, comme en une prière,
Nos deux bouches d'enfant sur votre front de mère.

Nous signerons ainsi la paix avec la terre.

Août 1906.

III

EN ROUTE POUR LA VIE

Nous l'avons donc doublé ce cap de nos tristesses,
Mère ! nous l'avons donc enterré sous des messes !
Nous l'avons donc quitté le noir pays du deuil !
Nous voilà donc enfin arrivés sur le seuil
De notre maison blanche où la douleur se noie !
Nous voilà donc, ô mère ! à deux pas de la joie !

Ce n'est pas que nos cœurs soient devenus ingrats,
Mais le temps a rongé nos regrets comme un rat ;
Ce n'est pas que nos morts n'entendent plus nos bèches,
Mais les fleurs, sur leur tombe, y demeurent plus sèches.
Ce n'est pas que nos yeux aient oublié les leurs,
Mais le temps nous les voile ainsi qu'à des voleurs.

C'est la faute à la vie, autant qu'à nous, ma mère,
Nos cœurs, à notre insu, sont des étuis de verre
Qui finissent toujours par éclater en nous,
Qu'ils soient pleins de chagrin, d'amour ou de courroux.
Souvent on cherche bien pourquoi son âme est gaie :
C'est qu'une grêle a fait quelques trous dans sa baie,
Et que notre chagrin par eux s'en est allé
Vers d'autres cœurs, s'offrir ainsi qu'un fiancé.
Car, dans notre existence où tout est servitude,
Notre chagrin, lui-même, est plein d'ingratitude.

Enfin, nous voilà donc en route pour l'oubli.
Vous, mieux portante, et moi, tout à fait rétabli.
Nous allons étouffer nos remords sous le sable.
C'est mal, oh ! c'est très mal, mais c'est indispensable.
Nous quittons l'ombre triste et cherchons le soleil,
C'est l'abandon des habits noirs, c'est le réveil
Au bruit d'une fanfare éclatante de cuivre.
Nous marchons vers la vie en espérant la vivre ;
Nous allons démembrer la croix que nous portons ;
Nous nous en servirons en guise de bâtons
Pour abattre les fruits qui pendent à la branche :
Notre soif de bonheur a besoin qu'on l'étanche.

Quand nous aurons brisé souvenirs et remords,
Nous les embaumerons comme autrefois nos morts.
Et nous irons, après, attendre dans l'ivresse,
L'enfant qui reviendra du parc à dos d'ânesse.
Lui montrant le cercueil, nous lui dirons : Voilà,
L'héritage était lourd, nous l'avons couché là.
Maintenant tu peux rire et chanter à ton aise,
Nous avons épuré ton air de son malaise.

Ma douce fille alors nous dira : « N'ayez peur,
« Je saurai conserver ma cicatrice au cœur.
« Je saurai mélanger, dans le vase que j'aime,
« L'éblouissante rose au triste chrysanthème.
« Même au fort du bonheur, je penserai, les soirs,
« Qu'il existe une croix qui me tend ses bras noirs.
« Je n'oublierai jamais, si bonne m'est la terre,
« Que, pour le passé mort, je dois être une serre.
« Je saurai m'arrêter au milieu d'un beau chant
« Pour songer que je fus bercé par du plain-chant.
« J'aurai soin de porter, piqué dans ma toilette,
« Un papillon de crêpe ainsi qu'une amulette.
« L'ombre de mon regret aura l'air en gaîté,
« Mon cœur sera d'automne et ma chanson d'été. »

L'enfant, mère, a raison. Quoique cela nous coûte,
Ayons l'air d'oublier les morts sur notre route.
Si nous les retrouvons dans le pays promis,
Nous les embrasserons comme de vieux amis.
Mais il faut, aujourd'hui, les laisser en arrière.
Dressons, entre eux et nous, un poteau de frontière.
Nous n'avons pas le droit d'arrêter notre effort ;
Maudit soit le marin qui déserte son port.

« Que mon fils a changé ! » mère, vous allez dire.
Mais non ! Je n'ai pas plus changé que mon sourire.
Pour moi, mon âme est douce au point que l'on dirait
Qu'en elle, nuit et jour, coule un ruisseau de lait.
Mais il faut se défendre et s'armer pour la vie,
Il faut abattre le jaloux qui vous envie.
Ce n'est pas moi qui suis méchant, qui suis ingrat,
— Je vous dis que je suis plus doux qu'un angora —
Mais c'est la terre et c'est le monde, et puis c'est
| l'homme

Qui me vaincra, si le premier je ne l'assomme.
Souvent, soyez-en sûre, ô mère de bonte !
Ma douceur voudrait bien primer ma volonté ;
Mais voulant, à côté de la flamme sublime,
M'élever au-dessus du brasier anonyme,
Je dois incessamment me cravacher le cœur
Et fouler le vaincu pour être le vainqueur.

Août 1907.

A CHARLES GUÉRIN

A mon ami que je n'ai pas connu
Lui que j'aimai dès les bancs du collège,
Je fais l'envoi de mon vers ingénu.
Qu'il me pardonne, au fond, ce sacrilège,
Car il sait bien que le poète est bon,
Et que, devant la tombe de son frère,
Celui qui reste ne peut pas moins faire
Que de crier à l'abandon.
Charles Guérin ! Charles Guérin mon frère !
Parcél à toi, j'ai le cœur solitaire.
Je ne veux pas que la foule aux abois
Trempe sa lèvre aux sources de sa flamme,
C'est pour cela que j'arrête ma voix
Quand elle est prête à dévoiler mon âme.
Poète mort qui m'aurais bien compris,
Ne m'en veux pas, si, perché sur ton herbe,
Je viens y déposer ma gerbe,
Comme ont fait tes autres amis.

LE DERNIER CHANT

LE DERNIER CHANT

Tout ce que j'ai pu dire au rythme de mes vers
N'est pas à la hauteur de mes rêves amers.
Tout ce que ma voix chante au courant de ma phrase,
N'est rien lorsque je songe à tout ce qui m'embrase.
Mes appels les plus sourds comme les plus perçants,
Mes cris d'amour éteints, mes cris de mort puissants,
Mais que sont-ils, mon Dieu ! devant l'intense flamme
Qui brûle mon esprit et consume mon âme ?
Mais que sont-ils ces cris, et ces chants, et ces vers ?
Devant l'immensité de mes rêves ouverts.

A moi seul, j'ai rêvé plus qu'un grand nombre ensemble.
Et quand je vois qu'un livre, unique et court, rassemble
Le rêve et la douleur et la mort de trois ans,
Quand je vois ma chimère enclose aux feuillets blancs,
Et qu'en tournant parfois mon livre page à page,
Je pense : « C'est tout ça, trois ans de ton jeune âge ! »

Je me dis que j'ai fait, sans en avoir eu l'air,
Comme un homme pleurant ses larmes dans la mer.

Non ! je n'ai jamais pu mettre dans un poème
Le rêve aussi vivant qu'il existe en moi-même.
Lorsque je le conçois : il est jeune, il est frais,
On dirait un enfant nourri d'œufs et de lait ;
Mais quand je le revois garrotté dans ma rime,
Quand, sous le poids d'un vers, j'ai courbé son échine
Le poème fût-il, malgré tout, digne et beau,
Il me semble avoir mis mon grand rêve au tombeau.
Oh ! quand pourrai-je dire et lancer par le monde
La nombreuse chanson de mon âme profonde ?
Quand trouverai-je enfin des mots assez puissants
Pour y couler l'Idée et l'Ardeur de mon sang ?
Quand trouverai-je aussi des phrases assez douces
Pour y blottir ma peine à l'ombre de leurs mousses ?
Et surtout, et surtout, quand me donnerez-vous,
Toi, langue en ta beauté, toi, rêve en ton courroux,
La puissance d'unir vos deux forces rebelles,
Pour qu'au moment dernier où fléchiront mes viles,
Je puisse, en contemplant mes vers de pur métal,
Croire que j'ai dressé mon propre piédestal ?

Ce cri n'est pas celui d'une âme vaniteuse,
C'est la plainte navrante, incertaine et douteuse,
C'est la plainte, et peut-être aussi le désespoir,
De celui qui touchant son lamentable soir,
Et n'ayant pu jeter son grand rêve à la foule,
N'aura de la tempête aperçu que la houle.
C'est ma plainte. Et c'est tout un cri de désarroi.
C'est un cri que je lance en course sur la terre,
Car celle que je fais, ici, dans mon sang froid,
De mon œuvre d'esprit la grande légataire,
Pour comprendre le don que je viens de lui faire,
Doit savoir la beauté que je ressens en moi,
L'ineffable beauté qui coule en mes artères.

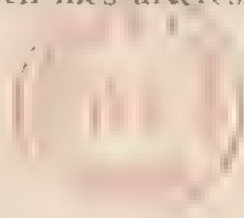


TABLE DES MATIERES

Le cygne que l'on voit s'ébattre sur mes eaux..	9
Le vaincu	10
A l'aide	12
Abjuration	14
L'urne close	16
L'hôte empressé	18
L'insusissable paix	19
Le demi-reveil	20
La tempête	22
Mélodie pour Vendredi-Saint	26
Pauvretés	29
La chanson du cœur	34

MADAME

I Puisque vous m'avez fait le plaisir d'être belle	36
---	----

II Quoique sachant n'avoir pas grand'chose à vous dire	37
III Mais vous causer d'amour, pardieu ! ma belle dame	38
L'amie	39
Les mains	41
Reconnaissance	42
Discrétion	44
Visite	46
Attente	48
Des sœurs dans la rue	50
La passante	53
Moi : je m'amuse à la poupée	54
C'est Noël	56
Le grand malade imaginaire	61
Les ânes	62

EN ERRANT

I Tiens ! le petit jardin qui monte	64
II Oh ! mais la lune fuit, s'efface	75
III Amis, pardonnez-moi si je vous laisse en route	77

COUPS DE CRAYON

Avant-propos à l'ancienne mode	83
--------------------------------------	----

Requête	85
Le crieur	86
Le suicide	87
L'exécution	88
Faiseuse d'anges	89
Le soleil et le cœur	90
Sainteté	91
Bonheur	92
Le Boulevard	93
Amertume	94
Sur un carnet de jeune fille.....	95

PRIÈRE

I Faites, Nazaréen, que brève et sans dan- ger	99
II Nazaréen ! Nazaréen ! Ecoutez-moi	100
III Il va falloir le mettre aux Enfants-Assis- tés	101
IV Mais toi ! mon doux agneau qui vivras par- mi ceux	102
V Donnez à mes amis, les lépreux d'aujour- d'hui	103
VI Pourtant on vous dit sans vertus. Eh ! le sait-on ?	104
VII Oh ! soyez bons ! Oh ! soyez bons ! Oh ! désormais	105

VIII J'ai parlé de Bonté parce qu'elle est pour moi	106
---	-----

VERS LE REGRET

Oh ! moi qui n'étais pas un faiseur d'élégie...	109
Prologue	110
I Ton corps est enroulé dans le drap de lin blanc	112
II Ta voix, ta bonne et douce et pauvre voix me vient	114
III J'attends depuis six mois votre réponse en vain	116
IV La femme qui m'aimait ! Où donc est-elle maintenant ?	117
V Mais, si pour reposer tranquille	120
VI Tu dois avoir gagné ta croix, je le sais bien	122
VII Mais d'ici là, mon Dieu ! D'ici que ce jour vienne	124
VIII O toi ! qui n'a pas eu pourtant de lit de mort	126
IX L'horloge	128
X J'ai revu l'hôpital	133
XI Toussaint	136
XII L'anniversaire	138

VERS LE RÊVE

I Pour qu'elle puisse s'envoler	145
II Pour t'attendre plus sûrement	147
III Puisque te voilà de retour	149
IV Elle aurait su trouver la rue	151

FLORISE

I La long de la grand'route où je me suis perdu	159
II Quand vous promèneriez mon enfant au jardin	159
III Que voulez-vous ! on dit toujours à ces enfants	161

POÈMES A MA MÈRE

I La confession de l'âme	165
II A l'intérieur d'une année	169
III En route pour la vie	175
A Charles Guérin	179
Le dernier chant	182

IMPRIMERIE RENNAISE — J. GAILLOT ET FILS





